Chroniques 91

BnF Bibliothèque nationale de France

GRAND ANGLE | EXPOS | MANIFESTATIONS | COLLECTIONS | RECHERCHES

Du daguerréotype à Instagram

La photographie dans les collections de la BnF

Chroniques de la BnF I AVRIL – JUILLET 2021

édito-rial

Laurence Engel
Présidente de la Bibliothèque nationale de France

Chaque année, la BnF vous donne rendez-vous avec la photographie. Une présence qui s'est imposée en écho au rôle que joue la Bibliothèque nationale pour la préservation et la valorisation de cet art majeur, et ce depuis sa naissance. Une histoire au long cours qui nous conduit à conserver l'une des plus riches collections photographiques et nous permet de vous offrir, chaque année, à travers des expositions, des ouvrages, des projets de recherche, un panorama à la fois érudit et esthétique, mêlant savoir et plaisir, de l'un des arts les plus populaires.

Cette saison est parmi toutes particulièrement consacrée à la photographie – avec notamment les expositions *Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu* et *En transit. Photographies de Paul Ickovic*, mais aussi la continuation en version virtuelle de *Ruines*, qui rassemblait les magnifiques panoramiques de Josef Koudelka, et la reprise en ligne, avant que nous ne puissions vous la présenter dans nos murs, de *Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie*, cette exposition manifeste qui devait être présentée au Grand Palais l'hiver dernier. *Chroniques* accompagne ce programme conçu avec passion en mettant en lumière l'action de la BnF !

J'espère bien sûr qu'elle pourra vous être présentée physiquement, réellement… mais nous ne négligeons pas pour autant la voie dématérialisée, dont nous sommes familiers et qui vous est si utile, qu'il s'agisse de vous proposer des services, des ressources, des conférences ou des spectacles : la programmation de la BnF ne s'est pas interrompue, loin s'en faut, et les salles de lecture restent également ouvertes sur tous nos sites. L'envie de vous voir dans nos salles d'exposition et nos auditoriums est toutefois grande : nous nous préparons à cette fête !

Votre attention à nos projets est en retour restée tout aussi grande et généreuse : vous avez ainsi été nombreux à répondre à l'appel au don pour acquérir l'édition originale de *Du côté de chez Swann* ayant appartenu à l'amie de Marcel Proust, Marie Scheivévitch, à qui l'auteur adresse dans l'ouvrage une longue lettre-dédicace manuscrite qui éclaire de façon capitale la création de l'œuvre. Je veux remercier ici très chaleureusement tous ceux qui ont participé à cette acquisition exceptionnelle !

Bonne lecture. ◎

4 **Grand angle**
La photographie dans les collections de la BnF

18 **Expositions**
L'invention du surréalisme
20 Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu
28 Paul Ickovic
30 Jean Cortot
32 Amos Gitai

34 **Manifestations**
Philosopher avec les enfants
Les nouveaux champs de la géographie
35 Nommer et raconter la Commune
Archéologie des ports
36 Les feuilletons dans la presse
37 La Bibliothèque parlante
38 Rêves de confins
39 Charlotte Delbo & Édouard Glissant

40 **Collections**
Femmes photographes de spectacle
42 La photographie brésilienne contemporaine
44 Trésors indiens
46 Édition originale de *Du côté de chez Swann*
48 Manuscrits d'Henri Dutilleux
Intailles et camées

49 **Échos de recherche**
La recherche en photographie à la BnF

54 **Les coulisses**
Une journée sur le démontage de *Noir & Blanc*
56 Une conservatrice, une restauratrice, un document : les *Heures de Boussu*

58 **Éditions**
Les nouveautés des Éditions de la BnF
Podcast *Séries noires à la Une*

En couverture
Jacques et Denise, les enfants d'Émile Zola, 1898 ou 1899 Photo Émile Zola
BnF, Estampes et photographie

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle

Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel

Directeur général
Denis Bruckmann

Délégué à la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Jean-Marie Compte
Muriel Couton
Marie-Caroline Dufayet
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon
Anne Manouvrier
Céline Leclaire
Bruno Sagna

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda **Sandrine Le Dallic**

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Martine Rousseaux

Iconographie
Anne Mensior

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro
Mathias Auclair, dép. de la Musique, BnF
Morgane Avalleda, chargée de recherche documentaire
Mathilde Avisseau-Broustet, dép. des Monnaies, médailles et antiques, BnF
Jérémy Chaponneau, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Jean-Marc Chatelain, réserve des Livres rares, BnF
Sylvie Colombani, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Héloïse Conésa, dép. des Estampes et de la photographie, BnF
Manon Dardenne, dép. des Arts du spectacle, BnF
Guillaume Delaunay, dép. des Manuscrits, BnF
Vanessa Desclaux, dép. des Manuscrits, BnF
Magali Dufour, bibliothèque de l'Arsenal, BnF
Julie Duruflé, BnF – Partenariats
Marie-Caroline Dufayet, dép. des Éditions, BnF
Anaïs Dupuy-Olivier, dép. des Manuscrits, BnF
Joël Huthwohl, dép. des Arts du spectacle, BnF
Bruno Ligore, réserve des Livres rares, BnF
Lucie Mailland, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Marie Minssieux-Chamonard, réserve des Livres rares, BnF
Evelyn Prawidlo, programmatrice du festival de la BnF
Yann Richard, professeur à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne
Sophie Robert, dép. Droit, économie, politique, BnF
Agnès Sandras, dép. Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF
Louisa Torres, dép. de la Coopération, BnF
Dominique Versavel, dép. des Estampes et de la photographie, BnF
Remerciements
Mathias Auclair
Sylvie Aubenas
Philippe Bérard
Caroline Bruyant-Martin
Javier Cercas
Jean-Marc Chatelain
Héloïse Conésa
Pascal Cordereix
Manon Dardenne
Lydia Echeverria
Guillaume Fau
Angèle Ferrere
Pierre Guivaudon
François Hébel
Matthieu Humery
Joël Huthwohl
Paul Ickovic
Laurence Le Guen
Annie Leibovitz
Olivier Loiseaux
Jean-Philippe Moreux
Chloé Perrot
François Pinault
Flora Triebel
Vladimir Tybin
Dominique Versavel
Wim Wenders

Impression
Imprimerie Vincent
Tours ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à *chroniques@bnf.fr*

Erratum
La photographie de Jean Fichter publiée dans le numéro 90 de *Chroniques* en page 28 a été malencontreusement recadrée : nous présentons nos excuses à l'auteur.

8 millions de documents dans Gallica !

Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires, offre désormais plus de 8 millions de documents numérisés en libre accès.

Pour célébrer ce cap symbolique, la Bibliothèque a choisi de dévoiler le 8 mars dernier, Journée internationale des droits des femmes, 8 trésors qui racontent l'histoire de femmes singulières : les aquatintes en couleur de Mary Cassatt, les travaux médicaux de Nicole Girard-Mangin, les illustrations naturalistes de Maria Sibylla Merian, les albums pour enfants d'Hélène Guertik, les portraits par l'atelier Nadar de Sélika Lazevski, le pendentif dit de Catherine de Médicis, le factum de Marie Lafarge ou l'exemplaire censuré de l'essai *De l'Allemagne* de Germaine de Staël.
Pour prolonger l'événement, le blog de Gallica propose, dans le cadre du Forum Génération Égalité 2021, plusieurs billets consacrés à des femmes, connues ou méconnues – femmes dans l'industrie ou le commerce, pionnières de la médecine, femmes de lettres, photographes, peintres, compositrices, ou encore championnes sportives…
Une exceptionnelle galerie de portraits à découvrir chaque semaine jusqu'au mois de juin.

gallica.bnf.fr/blog

Mary Cassatt, *La Lettre*
Pointe sèche et aquatinte, s.d.
BnF, Estampes et photographie

France-Vietnam : un nouveau portail entre les cultures

La collection « Patrimoines partagés » de la Bibliothèque nationale de France s'enrichit d'une cinquième bibliothèque numérique : « France-Vietnam ». Fruit de la coopération entre la BnF et la Bibliothèque nationale du Vietnam, elle retrace les interactions culturelles, historiques, coloniales et scientifiques entre les deux pays du XVIIe au milieu du XXe siècle.
Ce portail bilingue en français et vietnamien, également intitulé « Bibliothèque des Flamboyants », présente, pour la première fois, le dépôt légal indochinois – fonds numérisé pour l'occasion. Plus de 2000 documents remarquables, issus des collections des deux bibliothèques nationales et de leurs partenaires, accompagnés d'une

vingtaine de textes de contextualisation scientifique rédigés par des chercheurs et des conservateurs, sont accessibles en ligne.

heritage.bnf.fr/france-vietnam

Xuân 1942 Duy-Tân de Thư·Xã xuất bản
BnF, Littérature et art

La Grèce, par amour !

À l'occasion du bicentenaire de la révolution grecque, Retronews, le site de presse de la BnF, a réalisé avec l'Institut français de Grèce une exposition virtuelle bilingue, « La Grèce, par amour ! », qui met en lumière l'impact de ce soulèvement sur l'Europe de l'époque. Dès 1821, en France, en Angleterre ou en Allemagne, l'écho de cette lutte contre la domination ottomane se propage : un mouvement philhellène gagne l'opinion publique et conduit jeunes gens ou anciens soldats à rejoindre les rangs des résistants grecs. À travers des extraits de la presse du XIXe siècle et des nombreuses œuvres littéraires et picturales suscitées par ces troubles, l'exposition donne à voir et à entendre l'enthousiasme engendré par cette révolte dans les « cœurs de poètes », de Byron à Hugo en passant par Vigny et Lamartine.

1821.ifg.gr

DU DAGUERRÉOTYPE À INSTAGRAM

LA PHOTOGRAPHIE DANS LES COLLECTIONS DE LA BNF

Par leur étendue et leur richesse, les fonds photographiques de la BnF constituent l'une des collections les plus anciennes et les plus importantes au monde. À l'occasion d'une saison marquée par plusieurs expositions majeures dont *Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu*, *Chroniques* raconte l'histoire et l'actualité de ces fonds en perpétuel accroissement.

***1er janvier 1972 à la Martinique*, 1972**
Photo André Kertész
BnF, Estampes et photographie
Ce tirage argentique a été donné par l'auteur à la Bibliothèque en 1977.

LE TEMPS LONG DE L'INSTANTANÉ

Les collections photographiques de la Bibliothèque nationale de France comptent aujourd'hui plus de six millions d'images et plus de 10 000 photographes du milieu du XIXe siècle à aujourd'hui. Elles sont le produit d'une longue histoire, commencée peu après la naissance du médium lui-même.

En 1849, le graveur Augustin François Lemaître fait don au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale d'une héliographie. Cette technique d'impression sur papier, qui constitue le tout premier procédé photographique, a été mise au point deux décennies plus tôt par Nicéphore Niépce, avec qui Lemaître a travaillé. Ainsi la photographie fait-elle son entrée à la Bibliothèque grâce à un proche du premier inventeur. Un siècle et demi plus tard, plus de six millions d'images ont rejoint les fonds photographiques, au gré d'enrichissements *« aussi précieux qu'aléatoires, qui en font une collection aux dimensions multiples, d'une incomparable épaisseur historique »*, analyse Sylvie Aubenas, directrice du département des Estampes et de la photographie.

Une constitution par strates successives

S'il faut attendre 1925 pour que l'obligation de déposer les supports photographiques à la Bibliothèque nationale soit clairement inscrite dans la loi – à l'instar du dépôt légal des estampes depuis 1642 – certains photographes y voient rapidement un moyen permettant de garantir la propriété de leur production. Le premier est l'imprimeur lillois Louis-Désiré Blanquart-Evrard, qui confie des exemplaires de son abondante production à partir de 1851. Son exemple est suivi par d'autres photographes commerciaux et professionnels. Mais tous ne se plient pas à la démarche. Félix Nadar, Gustave Le Gray, Charles Nègre ou Édouard Baldus, par exemple, ne déposent pas leurs œuvres : elles entreront plus tard dans les collections par d'autres biais. C'est également le cas des pièces uniques dues à des procédés comme le daguerréotype ou l'autochrome qui échappent par nature au dépôt légal. Tout comme les négatifs sur papier et sur verre ou encore les albums d'amateurs qui fleurissent avec l'apparition d'appareils de plus en plus légers et de moins en moins coûteux. Les conservateurs, dans ce domaine, suivent l'exemple des premiers collectionneurs privés.

Une première vocation documentaire

Si des acquisitions et des dons ont complété l'apport du dépôt légal dès les années 1850, c'est à partir des années 1940 que les conservateurs du département procèdent à des acquisitions de manière plus systématique et plus réfléchie. *« Les photographies ne sont alors pas classées par auteurs, mais par thématiques*, rappelle Flora Triebel, chargée de la collection de photographies du XIXe siècle. *Elles viennent nourrir les séries sur l'histoire et l'histoire de l'art, sur l'architecture, l'archéologie, le costume, la topographie ou encore la médecine. »* Durant son premier siècle d'existence, le médium photographique se voit attribuer par la Bibliothèque une vocation purement documentaire. Si elle acquiert par milliers les clichés d'Eugène Atget qui répertorie le Paris des années 1900, elle néglige les œuvres des pictorialistes comme Constant Puyo ou Robert Demachy qui revendiquent le statut d'œuvres d'art pour leurs photographies.

Le changement de politique de l'après-guerre

Il faut attendre l'après-guerre pour que deux jeunes conservateurs du département, Jean Prinet et Jean Adhémar, décident d'amorcer une politique d'acquisition dynamique s'appuyant sur un mouvement d'intérêt né dès les années 1930 pour l'histoire de la photographie et la sauvegarde des œuvres anciennes. D'importants fonds de collectionneurs privés pionniers sont acquis, comme pour effacer les regrets de la fin des années 1930 qui avait vu l'extraordinaire collection de photographies anciennes de Gabriel Cromer échapper à la

Portrait de Julia Jackson, nièce de la photographe, 1867
Photo Julia Margaret Cameron
BnF, Estampes et photographie
Ce tirage albuminé d'après négatif sur verre au collodion a été donné à la Bibliothèque en 1945 par Vanessa Bell, fille du modèle et sœur de Virginia Woolf.

Bibliothèque nationale au profit de la George Eastman House de Rochester, aux États-Unis. Heureusement, un important reliquat de cette collection entre dans les fonds de la Bibliothèque en 1945. Les 60 000 épreuves et albums de la collection de Georges Sirot, les albums et daguerréotypes rassemblés par Albert Gilles puis la collection de René Coursaget viennent combler certains manques. À ces ensembles s'ajoutent des fonds d'ateliers ou des ensembles d'œuvres (Nadar, Reutlinger, Otto et Pirou, puis Séeberger, Poitevin et Disdéri), des fonds d'agences de presse (Rol, Meurisse, Mondial et SAFARA) et des photothèques de quotidiens comme *Le Journal* et *L'Aurore*. Parallèlement à ces accroissements spectaculaires, les collections photographiques sont montrées au public : en 1955, une exposition intitulée *Un siècle de vision nouvelle* explore les liens entre peinture et photographie. Elle marque le début d'une programmation riche et régulière qui perdure aujourd'hui.

Vers une logique muséale

Au cours des années 1970 – qui voient le cabinet des Estampes changer de nom pour devenir le département des Estampes et de la photographie –, cette entreprise d'enrichissement se double d'un changement de point de vue. Un gigantesque travail de reclassement visant à rassembler par auteur les œuvres jusqu'alors dispersées par sujets dans les séries documentaires est mené par les deux conservateurs chargés de la photographie, Bernard Marbot et Jean-Claude Lemagny. Ainsi les photographes, à l'instar des graveurs, sont désormais considérés comme des auteurs et non plus des fournisseurs anonymes de documentation. Jean-Claude Lemagny, chargé de la photographie contemporaine entre 1968 et 1996, noue quantité de liens avec les photographes de son époque et contribue à donner une dimension internationale aux collections en rassemblant des œuvres de photographes européens, américains et japonais. *« À la logique documentaire initiale puis à la logique archivistique liée à l'acquisition des fonds d'ateliers se superpose une logique muséale qui met l'accent sur le style des auteurs – et c'est la conjonction de ces trois prismes qui fait aujourd'hui le caractère unique de cette collection »*, explique Dominique Versavel, cheffe du service de la Photographie.

Une présence dans tous les départements de collections

Parallèlement à la constitution de cette remarquable collection conservée au département des Estampes et de la photographie, le médium photographique a naturellement trouvé sa place dans d'autres départements de la Bibliothèque. Un photographe comme Man Ray, par exemple, apparaît aussi bien dans le fonds Antonin Artaud du département des

« Une collection aux dimensions multiples, d'une incomparable épaisseur historique »

Manuscrits où se trouve un très beau portrait de Génica Athanasiou, qui fut la compagne du poète, que dans le fonds Boris Kochno du département de la Musique qui comprend les fameux tirages des danseurs Nijinski, Diaghilev ou Lifar. On le retrouve à la réserve des Livres rares, avec notamment l'édition précieuse d'un recueil de poèmes de Paul Éluard comportant une photographie originale signée. Quant au département des Arts du spectacle, il conserve dans le fonds de l'actrice Renée Saint-Cyr son portrait par Man Ray.

Au fil des années, des ensembles photographiques parfois considérables ont rejoint les collections de la Bibliothèque. Le département des Cartes et plans est dépositaire depuis 1942 des fonds de la Société de géographie qui contiennent 145 000 tirages et plaques de verre rapportés par ses membres entre 1875 et 1920 (voir p. 50). *« Ces photographies sont prises pour la plupart dans un contexte colonial,* explique Olivier Loiseaux, chef du service des Acquisitions et des collections géographiques. *Elles s'inscrivent dans un large panel de disciplines qui couvre aussi bien la géographie que l'archéologie, l'architecture, ou encore l'anthropologie. »*

Photographie et anthropologie

De fait, la présence importante de la photographie dans d'autres départements de collections s'explique en partie par les méthodes de travail des anthropologues. Au département des Manuscrits, le fonds Claude Lévi-Strauss comporte les clichés pris lors de ses missions au Brésil. C'est aussi le cas pour le fonds de l'ethnologue Germaine Tillion, qui a travaillé en Algérie dans les années 1930, et pour celui du réalisateur et ethnologue Jean Rouch, qui a rapporté de ses missions en Afrique plusieurs dizaines de milliers de vues prises depuis les années 1940 jusqu'aux années 1960.

Au département Son, vidéo, multimédia, la photographie est entrée dans les collections avec l'Exposition coloniale de 1931. C'est là que s'était déroulée la première enquête ethnomusicologique en France et que les 157 interprètes enregistrés avaient été photographiés. Les fonds d'ethnomusicologues majeurs comme Simha Arom, expert des musiques d'Afrique centrale, ou Deben Bhattacharya, que l'on considère aujourd'hui comme l'un des pères de la *world music*, contiennent respec-

Découvrir les collections de photographie ancienne avec Gallica

Pour apprécier les centaines de milliers de photographies consultables dans la bibliothèque numérique Gallica, les internautes disposent d'accès par auteurs, par collections et par procédés. L'entrée par auteurs répertorie les grands noms de la photographie ancienne dont les œuvres ont été numérisées, de Girault de Prangey à Eugène Atget. L'accès par collections permet de naviguer dans les fonds des ateliers Nadar ou Reutlinger, dans d'importants fonds d'agences de presse ainsi que dans des ensembles constitués autour d'un thème ou d'une période historique – comme le fonds Jules Beau consacré aux événements sportifs du tournant des XIXe et XXe siècles, ou la collection de Georges Sirot. Les différents procédés photographiques représentés dans Gallica, du daguerréotype à l'autochrome en passant par l'ambrotype ou le ferrotype, peuvent également être explorés via un accès dédié.

1 |

2 |

3 |

4 |

Ci-dessus
1 | ***Poterne des peupliers, zoniers*, 1913**
Photo Eugène Atget
BnF, Estampes et photographie

2 | ***Nu féminin (Eugénie) allongé*, 1850**
Photo Albert Fays
BnF, Estampes et photographie

3 | ***Jaffa. Arbre et homme debout*, vers 1842-1844**
Photo Joseph Philibert Girault de Prangey
BnF, Estampes et photographie

4 | ***Étude de main*, vers 1861**
Photo Félix Nadar
BnF, Estampes et photographie

Ci-contre
***Séance d'enregistrement en re-recording en République centrafricaine*, 1972**
Photo Simha Arom
BnF, Son, vidéo, multimédia
En 2004, l'ethno-musicologue Simha Arom a fait don à la BnF de plus de 400 heures d'enregistrement et 2 000 photographies rapportées de missions effectuées en Afrique entre le milieu des années 1960 et la fin des années 1980.

Chronologie

1851

Prémisses du dépôt légal de la photographie. L'imprimeur lillois Louis-Désiré Blanquart-Evrard dépose des exemplaires de sa production photographique à la Bibliothèque nationale, sur le modèle du dépôt légal des estampes.

1914

À cette date, le cabinet des Estampes dénombre dans ses collections plus de 100 000 épreuves photographiques, sans compter les albums.

1942

Dépôt au département des Cartes et plans du fonds de la Société de géographie, qui comprend notamment 145 000 photographies.

1945

Acquisition auprès de la veuve de Gabriel Cromer de 1 500 épreuves de la collection de son mari mort en 1934, parmi lesquelles on trouve des œuvre de Nadar, Le Gray, Disdéri, Adam Salomon, Pierre Petit, Aguado. Cet événement marque le début de la politique volontariste d'acquisition rétrospective d'œuvres patrimoniales.

1946

Premier Salon de la photographie à la Bibliothèque nationale. Il se tient chaque année jusqu'en 1961 et contribue à faire de la Bibliothèque l'un des rares lieux d'exposition de la photographie après-guerre.

1950

Acquisition du fonds d'atelier des Nadar (50 000 épreuves, archives et correspondance). Durant les décennies qui suivent, d'autres fonds d'ateliers majeurs entrent dans les collections : Reutlinger en 1954, Otto et Pirou en 1957, Séeberger en 1976, Disdéri en 1995.

Le cas des écrivains photographes

D'Émile Zola à Alix Cléo Roubaud en passant par Victor Hugo ou Robert de Montesquiou, nombreux sont les écrivains qui se sont adonnés à la photographie. Les collections contemporaines de la BnF, qui comprennent des tirages de Hervé Guibert, Denis Roche ou encore l'un des onze exemplaires du portfolio *Before landing* de Michel Houellebecq, reflètent ce compagnonnage intime de deux pratiques créatrices.
Il arrive que les fonds des écrivains photographes soient partagés entre plusieurs départements, comme pour Victor Segalen dont les clichés pris lors de voyages en Chine au cours des années 1910 sont entrés dans les collections du département des Estampes et de la photographie grâce au don consenti en 1998 par sa petite-fille. Ses dossiers de travail et sa volumineuse correspondance sont quant à eux conservés au département des Manuscrits. Plus récemment, cette même répartition a été adoptée pour les fonds de l'écrivain Jean-Loup Trassard et du théoricien de la photographie Patrick Rogiers, qui ont fait don de leurs archives à la BnF en 2015 et 2020.

Ci-contre
Jacques et Denise, les enfants d'Émile Zola, 1898 ou 1899
Photo Émile Zola
BnF, Estampes et photographie
Ces six photographies ont été acquises par la BnF en 2017. À partir d'un même négatif, Zola expérimente les variations de tirages - un cyanotype et cinq épreuves sur papier citrate et argentique qui forment une riche palette de teintes.

1955

Acquisition de la collection de Georges Sirot (60 000 épreuves et albums). Cet événement marque le début d'une série d'acquisitions de collections privées comme celles d'Albert Gilles en 1960 et de René Coursaget en 1975.

tivement plus de 2 000 et 5 000 photographies. De façon plus inattendue, le département de la Musique conserve aussi des tirages recueillis lors d'une expédition menée dans les Indes néerlandaises en 1938 par Rolf de Maré, riche industriel qui créa à Paris en 1920 les Ballets suédois.

Le spectacle vivant photographié

L'intérêt des photographes pour les arts de la scène constitue un autre fil rouge de la présence de la photographie dans différents fonds de la Bibliothèque. Au département des Arts du spectacle se trouvent quantité de portraits de comédiens, actrices et artistes de music-hall pris par Nadar, Carjat, Reutlinger et leurs contemporains. Ces collections reflètent l'évolution de la photographie de scène qui, à partir de 1945, ne se contente plus de représenter les acteurs en studio ou dans leur loge, mais les immortalise pendant le spectacle. Magistralement illustrée par le fonds Roger Pic dont les 200 000 négatifs couvrent une période qui court de 1950 à 1980, la photographie de spectacle après 1945 constitue *« un axe fort de la politique d'acquisition du département, qui compte plus de cinquante fonds de photographes de la seconde moitié du XXe siècle et du début du XXIe siècle »*, souligne son directeur Joël Huthwohl (voir p. 40). Au département de la Musique, la photographie s'est fait une place par le biais des fonds hérités de l'Opéra – qui s'était doté en 1860 d'un photographe officiel en la personne d'Eugène Disdéri, chargé d'immortaliser tous les danseurs et figurants en costumes. C'est là aussi que sont conservées les photographies des Ballets russes du fonds Boris Kochno, celles des Ballets suédois dans le fonds des Archives internationales de la danse, ou encore celles de Jacques Moatti, qui a travaillé pendant 25 ans à l'Opéra de Paris à partir des années 1980. Dans un autre genre musical, le département Son, vidéo, multimédia détient, grâce au fonds Charles Delaunay – qui fut l'imprésario du clarinettiste et saxophoniste Sydney Bechet –, une importante collection de photographies sur le jazz.

Ainsi brillent les mille et une facettes d'une collection qui continue de s'enrichir du travail des photographes contemporains que la Bibliothèque s'attache à mettre en valeur par le biais d'expositions, comme celles consacrées à Raymond Depardon en 2010, Joel-Peter Witkin en 2012, Anders Petersen en 2013, Alix Cléo Roubaud en 2014 ou encore Richard Avedon en 2016 – sans négliger les acquisitions patrimoniales qui complètent les collections plus anciennes. *« Je travaille avec des auteurs vivants, ici et maintenant »*, sourit Héloïse Conésa, responsable de la photographie contemporaine, qui reçoit chaque jour des photographes. L'enjeu est de concilier l'identité spécifique de la collection de la BnF et l'attention à la création, tout en évitant de se limiter à l'actualité : *« Je considère que j'ai aussi une mission de défricheuse »*, explique-t-elle. Une façon de poursuivre l'histoire de cette collection, en pariant sur ce que sera le patrimoine photographique de demain.

Mélanie Leroy-Terquem

1 I

2 I

3 I

4 I

1961

Acquisition des fonds de quatre agences de presse – Rol, Meurisse, Mondial et SAFARA –, soit 200 000 clichés d'actualité de 1904 à 1945.
Daguerre et les premiers daguerréotypes français : première exposition monographique consacrée à la photographie à la Bibliothèque nationale.

1968

Au cabinet des Estampes, Jean-Claude Lemagny – qui s occupait jusque-là de la gravure du XVIIIe siècle –, se voit confier la photographie contemporaine. Il a joué un rôle décisif dans la reconnaissance de l'art photographique par les institutions patrimoniales et le grand public. Au même moment, Bernard Marbot y prend également ses fonctions pour la photographie ancienne.

1971

Ouverture d'une galerie d'exposition spécialement dévolue à la photographie au 67, rue de Richelieu : ce lieu d'accrochage à rotation assez rapide permet des dons de photographes contemporains.

1974

Le cabinet des Estampes devient le département des Estampes et de la photographie.

5 I

6 I

7 I

1 I ***Lilly et Rosen*, 1969**
Photo Anders Petersen
BnF, Estampes et photographie

2 I ***New York City, Little Italy, Hanging out on Baxter Street*, 1978**
Photo Susan Meiselas
BnF, Estampes et photographie

3 I ***Tangerine*, 2018**
Photo FLORE
BnF, Estampes et photographie

4 I ***Le cheval de trait de Roger des Prés sur le Grand Axe, Nanterre, 2008*, série « La fabrique du pré », 2004-2014**
Photo Cyrille Weiner
BnF, Estampes et photographie

5 I ***Nature morte au siphon*, 1926**
Photo Emmanuel Sougez
BnF, Estampes et photographie

6 I ***Bédarieux*, série « La France de Raymond Depardon », 2007**
Photo Raymond Depardon
BnF, Estampes et photographie

7 I ***Autoscatto - Vienna Dittico*, série « RiMembra »**
Photo Monica Biancardi
BnF, Estampes et photographie

SYLVIE AUBENAS, L'ŒIL DU CONSERVATEUR

Sylvie Aubenas travaille au département des Estampes et de la photographie de la BnF depuis 1993 et le dirige depuis 2007. Elle revient pour *Chroniques* sur les liens que la Bibliothèque entretient avec tous les acteurs du domaine de la photographie.

***Chroniques :* Depuis la fin des années 1940, le département des Estampes et de la photographie a tissé des relations privilégiées avec les photographes, qu'ils soient célèbres ou débutants. Pourquoi cette démarche ?**

Sylvie Aubenas : Le lien entre les conservateurs et les artistes, les auteurs – qu'ils soient graveurs, écrivains, poètes, graphistes ou musiciens – a toujours été un rouage essentiel à l'enrichissement des collections de la Bibliothèque nationale. Lorsque le département, dans les années 1930 et 1940, a pris conscience qu'il avait un rôle primordial à jouer dans la constitution du patrimoine photographique français, cela a pris tout naturellement la forme de ces relations privilégiées et surtout suivies au fil des années avec les photographes.

Vous portez une attention soutenue au secteur de l'édition photographique : pouvez-vous nous en parler ?

La Bibliothèque nationale n'est pas seulement la plus grande bibliothèque de France, elle est historiquement aussi l'héritière des collections royales, comme le Louvre dans son domaine. Dans cette bibliothèque royale, il y avait une collection d'images depuis le XVIIe siècle : le livre illustré et l'image ont toujours cohabité. Ainsi depuis que la photographie, au tournant du XXe siècle, est entrée dans le livre – qui est un puissant moyen de diffusion des œuvres photographiques –, il paraît tout à fait logique que mon département, la réserve des Livres rares et le département Littérature et art s'emploient à constituer une collection de référence dans ce domaine.

Il est frappant de constater qu'en France comme aux États-Unis l'édition photographique, loin de s'étioler, se diversifie et se maintient grâce à l'énergie et au courage d'une pléiade d'éditeurs créatifs et courageux. De plus, nous sommes partenaires depuis 1955 de deux prix de l'association Gens d'images : le prix Nadar, qui récompense un livre français remarquable, ainsi que le prix Niépce, premier prix de photographie professionnelle en France. S'y sont ajoutés depuis 2006 le Prix des jeunes photographes de la Bourse du Talent et depuis 2020 le Prix du tirage photographique.

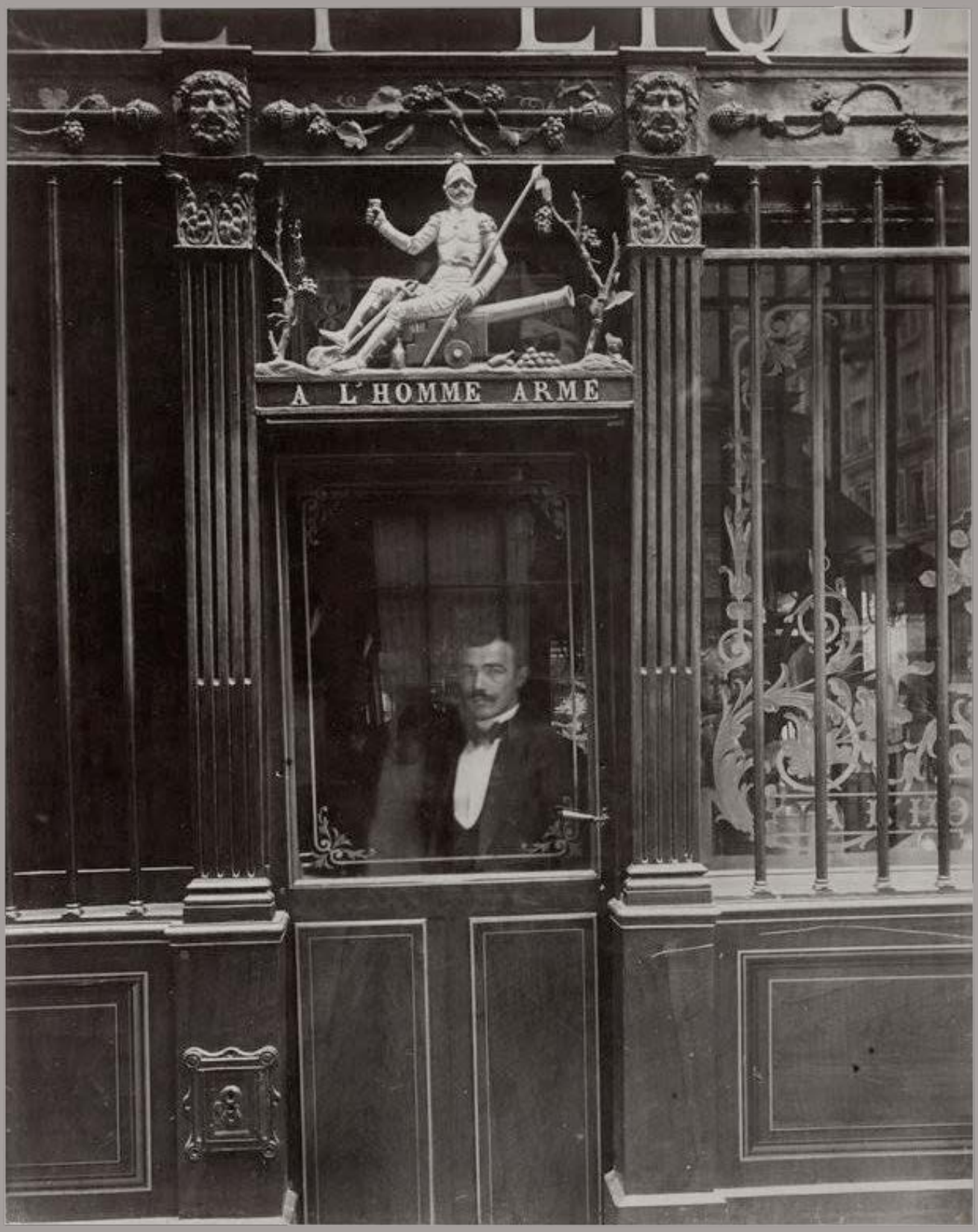
Vous êtes en lien avec les photographes vivants, confirmés ou débutants mais aussi peut-être avec les acteurs techniques du champ de la photographie – laboratoires, tireurs…

Il faut bien comprendre que notre collection ne répond que partiellement à des critères muséaux du fait de son ampleur (10 000 auteurs et plus de six millions d'images) et du choix de ne pas se limiter aux artistes et œuvres majeures du médium. Celles et ceux qui constituent cette collection sont donc conduits à multiplier les contacts et les relations avec tous les acteurs du domaine, à faire

Ci-contre
À l'Homme Armé, 25 rue des Blancs-Manteaux, 1900
Photo Eugène Atget
BnF, Estampes et photographie

La photographie au cœur des éditions de la BnF

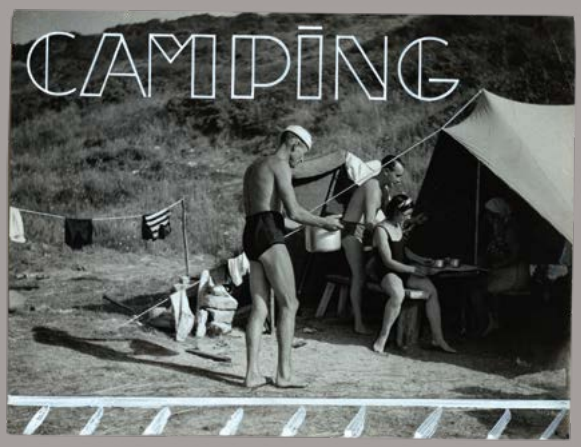
Au fil de plus d'un siècle d'expositions – dont une importante part consacrée à la photographie –, la BnF a édité plusieurs centaines de catalogues. Cette production éditoriale comprend des monographies (*Gustave Le Gray* en 2002, *La France de Raymond Depardon* en 2010, *Anders Petersen* en 2013) et des ouvrages thématiques (*Portraits/Visages* en 2003, *La Photographie humaniste, 1945-1968* en 2006, *70'. La Photographie américaine* en 2008). Conçus à la fois comme de beaux livres et des ouvrages de référence rédigés par les commissaires des expositions ainsi que par des spécialistes invités, ils sont souvent devenus des classiques de l'édition photographique.


A L'HOMME ARMÉ

1 I

2 I

3 I



4 I

1 I ***Paris 10 n°1*, série « Paris-Delhi », 2010-2016**
Photo Frédéric Delangle
BnF, Estampes et photographie

2 I ***Homme assis dans un jardin*, 1852**
Photo Adalbert Cuvelier
BnF, Estampes et photographie

3 I ***Si quelque chose noir 7/17* (Saint Félix, 1980)**
Photo Alix Cléo Roubaud
BnF, Estampes et photographie

4 I ***Camping*, 1938**
Photographe non identifié
BnF, Estampes et photographie
Ce tirage photographique de presse, avec lettre et recadrage, provient de la photothèque du journal *L'Aurore*.

2003

L'exposition *Portraits / Visages* offre un parcours dans les collections photographiques de la BnF à travers le genre du portrait. Cette exposition, comme une vingtaine d'autres consacrées à la photographie, bénéficie d'une version en ligne consultable sur *expositions.bnf.fr*

2009

Début de la numérisation des collections spécialisées (manuscrits, cartes, partitions musicales, mais aussi photographie). Aujourd'hui, Gallica donne accès à plusieurs centaines de milliers de photographies prises entre 1839 et 1940.

2021

Exposition *Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu* (voir p. 20)

preuve de beaucoup de curiosité et d'inventivité. Aussi, même si pour la période contemporaine les photographes vivants sont évidemment nos interlocuteurs privilégiés, il est important pour nous de dialoguer également avec les laboratoires de tirage comme Picto, les graphistes, les agences de presse, les éditeurs. Nous avons ainsi une vision complète de tout le processus de production qui nourrit les collections en lien avec la création photographique : tirages originaux, livres, graphisme, affiches, périodiques, etc.

Quelles relations entretenez-vous avec le milieu du marché de l'art et avec les collectionneurs ?

Nous entretenons avec le marché de l'art les relations nécessaires à l'accroissement de nos collections par des acquisitions en vente publique ou en galerie – mais dans ce domaine, notre politique n'est pas différente pour la photographie que celle pour la gravure ou le dessin. Bien entendu, dans le domaine de la photographie, infiniment plus actif, l'offre est pléthorique. La photographie ne se collectionne, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, que depuis les années 1970 : il y a donc un gros retard à rattraper, surtout pour les œuvres anciennes ou patrimoniales.

Le département a toujours entretenu des relations privilégiées avec les collectionneurs privés. Une grande part de sa richesse vient de collections privées acquises ou reçues en don depuis le XVIIe siècle. Dans le domaine de la photographie, nous avons pu accueillir dans les années 1940 à 1970 de grandes collections pionnières. L'œil du collectionneur privé est très complémentaire de l'œil du conservateur qui constitue les collections publiques. Chacun a son goût, son expertise mais évidemment un rapport différent au temps et à la pérennité de sa collection.

Et avec les autres institutions qui s'occupent de photographie ?

La photographie est entrée dans les collections de nombreuses institutions publiques françaises dès le XIXe siècle : l'École nationale supérieure des beaux-arts, les Archives nationales et départementales, le musée Carnavalet, le Louvre… Comme à la Bibliothèque nationale, il s'agissait soit d'accumulations, soit de documentation, mais la dimension artistique ou patrimoniale n'existait pas vraiment. Et c'est bien naturel. L'histoire de la photographie et la patrimonialisation des images anciennes a commencé dans les années 1930, quand des photographes comme Emmanuel Sougez ou Marcel Bovis ont commencé à affirmer fortement l'appartenance à l'art de leur moyen d'expression et à s'en faire les premiers historiens. La Bibliothèque a été le seul établissement public français à mener une vraie politique d'acquisition et d'exposition entre les années 1940 et 1970. Puis, heureusement, beaucoup d'autres établissements se sont créés ou ont développé ce domaine. Est-il besoin de les citer : le musée national d'Art moderne, le musée d'Orsay, le Fonds national d'art contemporain, les Fonds régionaux d'art contemporain, le musée Guimet, le musée Niépce, la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, etc. Grâce à cette mosaïque d'acteurs et de compétences, il est possible de se répartir les missions, les acquisitions, les objets d'études. Le bureau de la photographie, animé par Marion Hislen à la Direction générale de la création artistique du ministère de la Culture, joue un rôle important de coordination et aide à faire circuler l'information. Nous avons de très bonnes relations avec l'ensemble de nos collègues et nous collaborons souvent à des projets d'expositions, nous nous répartissons, nous partageons des donations, des acquisitions. Il s'agit de la constitution et de la valorisation du patrimoine photographique français et il est de notre mission fondamentale d'avoir cet état d'esprit. Chacun a sa politique, sa spécificité et c'est l'ensemble de ces regards additionnés qui permet de couvrir tous les champs du médium. Sans parler de nos relations avec les établissements de valorisation de la photographie comme les galeries du Jeu de Paume ou les grands festivals comme Arles et Perpignan. ◎

La photographie dans les archives du web

Si la photographie est très présente dans les fonds de la BnF, elle a aussi sa place dans les collections des archives du web. Depuis une dizaine d'années, une collecte spécifique de près de 300 sites web du domaine français est effectuée à intervalles réguliers par les robots de la Bibliothèque. Elle concerne des sites de photographes, d'information professionnelle, d'institutions culturelles ou d'événements dédiés à la photographie comme la Biennale de Nancy ou les Rencontres d'Arles, sélectionnés par les conservateurs du département des Estampes et de la photographie.
Le service du Dépôt légal numérique, chargé de ces collectes, a par ailleurs mis au point l'an dernier un dispositif permettant de collecter des comptes Instagram. Ce réseau social, utilisé par quantité de photographes professionnels et amateurs, permet de documenter une partie des usages actuels de la photographie – qui pourront être étudiés par les chercheurs de demain. ◎

Louis Roederer, mécène de la BnF pour la photographie

Grand Mécène de la Culture, la maison de champagne Louis Roederer accompagne la Bibliothèque nationale de France depuis 2003. Par le biais de sa Fondation Louis Roederer, créée en 2011, elle soutient fidèlement les grandes expositions de photographie et d'art contemporain de la Bibliothèque. Elle est également très attachée au développement de la recherche dans le domaine de la photographie ou de son histoire, grâce à l'attribution d'une bourse annuelle (voir p. 49). ◎

***L'invention du surréalisme : des* Champs magnétiques *à* Nadja** | **Jusqu'au 15 août 2021 au plus tard** BnF | François-Mitterrand
Commissariat Bérénice Stoll, réserve des Livres rares, BnF, **Olivier Wagner,** département des Manuscrits, BnF,
Isabelle Diu, bibliothèque littéraire Jacques-Doucet
En partenariat avec la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet
Conseillère scientifique : **Jacqueline Chénieux-Gendron,** CNRS
En partenariat média avec Le Monde, Télérama, Lire Magazine littéraire, France Culture

L'aventure littéraire du surréalisme

Un siècle après la publication des *Champs magnétiques*, une exposition de la BnF, en partenariat avec la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (BLJD), revient sur les débuts du surréalisme littéraire.

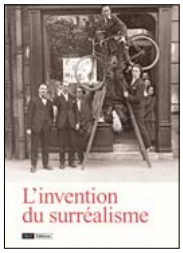
1918. Une génération de jeunes poètes révoltés par la guerre se rassemble autour d'idées nouvelles et d'un désir partagé de rupture. Indignés par la société bourgeoise qu'ils jugent responsable de la Première Guerre mondiale, ils en rejettent en bloc les valeurs politiques, morales, culturelles ou sociales. Ils se lancent dans l'exploration de modes d'expression inédits. Pour eux, la poésie, qui se confond avec la vie, doit permettre de fonder un nouveau rapport au monde, au langage, à l'existence. Réinventer la poésie, c'est réinventer la vie.

Des pièces emblématiques

L'exposition présentée sur le site François-Mitterrand associe la richesse des collections de la BnF à celles de la BLJD. Plus de 200 pièces sont réunies pour suivre les pas d'André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault, Paul Éluard et les autres lorsqu'ils se lancent dans cette aventure. Des manuscrits essentiels publiés entre 1918 et 1928 sont présentés : celui des *Mamelles de Tirésias* de Guillaume Apollinaire, conservé à la BLJD, celui des *Champs magnétiques*, conservé à la BnF, considéré par André Breton comme le « premier texte purement surréaliste », et celui de *Nadja*, récemment classé Trésor national et acquis par la Bibliothèque. Autour des manuscrits de ces œuvres emblématiques, des costumes, tableaux, collages, photographies, films, dessins hypnotiques et cadavres exquis viennent restituer le bouillonnement créatif de ces années d'éclosion du mouvement.

Un esprit nouveau

Dès 1917 s'exprimait dans les arts un « esprit nouveau », selon la formule d'Apollinaire. La première partie de l'exposition vise à poser le contexte et les influences qu'ont pu subir ces jeunes gens qui ne se nomment pas encore surréalistes. Elle s'ouvre sur un ensemble spectaculaire composé des costumes du ballet *Parade*, dessinés par Picasso. La deuxième partie présente la découverte de l'écriture automatique, fondatrice du surréalisme – une transcription de la « pensée parlée », libérée de toute forme de censure. L'exploration du rêve, les séances de sommeil hypnotique sont les deux autres voies privilégiées par le groupe pour accéder à l'inconscient et inventer de nouvelles formes d'imaginaire. Cette matière contamine, à partir de l'écriture, les autres arts et se développe dans tous les domaines de l'esthétique.



Catalogue
***L'invention du surréalisme : des* Champs magnétiques *à* Nadja**
Sous la direction de Jacqueline Chénieux-Gendron, Isabelle Diu, Bérénice Stoll, Olivier Wagner
BnF Éditions, 224 pages, 80 illustrations, 29 €

Ci-contre
Vue de la scénographie de l'exposition
Photo Elie Ludwig

La folie *Nadja*

L'exposition s'intéresse ensuite aux notions de manifeste et de provocation et traite des formes d'irruption du groupe dans l'espace public et dans le champ intellectuel. Enfin, la dernière partie, construite autour du manuscrit exceptionnel de *Nadja*, répond en écho tragique aux accents exaltés et radieux des premières années de l'aventure surréaliste. Dans un dialogue constant entre le texte de Breton, paru en 1928, et les traces laissées par la jeune femme, certaines récemment découvertes et montrées pour la première fois, se dessine, au-delà du mythe, le témoignage d'une authentique fascination, vécue aux confins de la folie. ◎

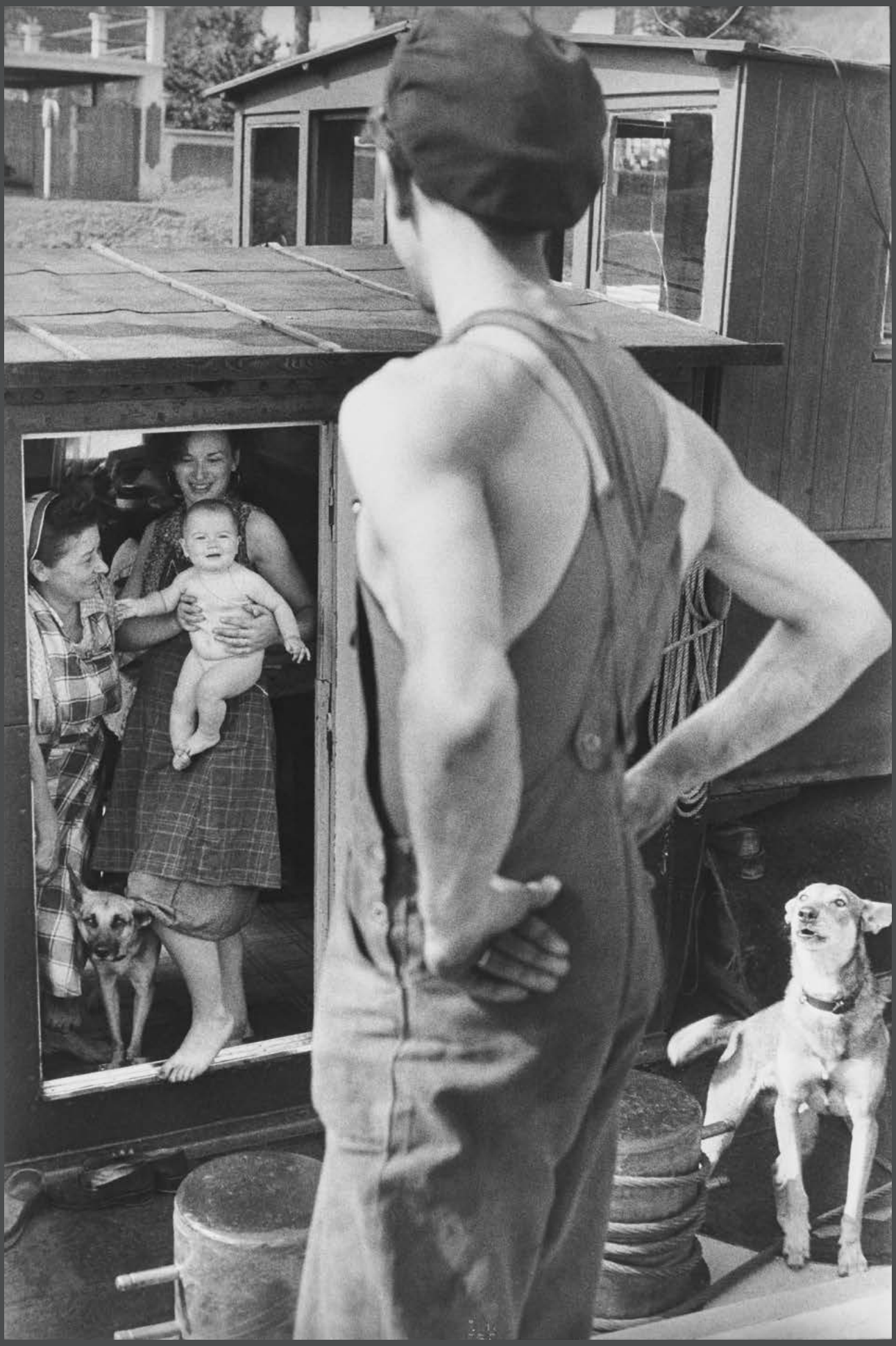
Sylvie Lisiecki

REVERDY
est surréaliste chez
VACHÉ
est surréaliste en moi.
SOUPAULT
le baiser.

Henri Cartier Bresson. Le Grand Jeu
Jusqu au 22 août 2021 BnF I François Mitterrand
Commissariat Sylvie Aubenas, Javier Cercas, Annie Leibovitz, François Pinault et Wim Wenders
Exposition co organisée avec Pinault Collection Palazzo Grassi, en collaboration avec la Fondation Henri Cartier Bresson
En partenariat média avec Arte, Le Monde, Connaissance des Arts, Le Point et France Inter

HENRI CARTIER-BRESSON LE GRAND JEU

En 1973, à la demande de ses amis et collectionneurs Dominique et John de Menil, le photographe Henri Cartier-Bresson réunit ses *« 385 meilleures photographies dans les tirages les meilleurs possibles »*. Cette sélection, intitulée Master Collection et tirée en six exemplaires répartis à travers le monde, offre un panorama exceptionnel de l'œuvre d'un des plus grands photographes du XXe siècle.
L'exposition *Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu* soumet la Master Collection aux regards de cinq commissaires invités : le collectionneur François Pinault, la photographe Annie Leibovitz, l'écrivain Javier Cercas, le réalisateur Wim Wenders et Sylvie Aubenas, directrice du département des Estampes et de la photographie à la BnF.



***Bougival, France, 1956*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

Cinq regards en liberté

Matthieu Humery, commissaire général de l'exposition, a demandé à chacun des cinq co-commissaires de choisir une cinquantaine d'images de l'artiste parmi la sélection de 385 photographies faite par Cartier-Bresson lui-même. Il revient dans un entretien pour *Chroniques* sur la genèse de cette exposition hors norme.

***Chroniques* : Dans quelles circonstances la Master Collection d'Henri Cartier-Bresson a-t-elle été constituée ?**

Matthieu Humery : Quand Dominique et John de Menil, grands collectionneurs, lui font cette commande, Henri Cartier-Bresson a déjà une longue carrière derrière lui et s'intéresse de plus en plus au dessin. Il est conscient de l'émergence d'une nouvelle génération de photographes comme Diane Arbus par exemple, qui ont une vision différente de la photographie. Il saisit cette occasion de se retourner pour avoir une vision d'ensemble de son œuvre, dans une visée quasi testamentaire. Pendant les deux ans que lui prend ce travail, il a le temps de réfléchir sur ce qu'il veut faire de ces images et en réalise six jeux, qu'il répartit judicieusement dans de grandes institutions dont la Bibliothèque nationale de France (voir encadré ci-contre). Quant au nombre d'images, 385, on peut penser qu'il permet de constituer un ensemble maximum pour une exposition éventuelle.

Le dispositif de l'exposition fait coexister les points de vue de cinq personnalités sur la Master Collection. Comment est né ce projet ?

Au moment où la Collection Pinault a acquis un jeu de ces images, il y avait déjà eu de très bonnes expositions monographiques de Cartier-Bresson. Ses photographies parlent à beaucoup de gens, elles sont en quelque sorte entrées dans l'inconscient collectif. J'ai pensé qu'il serait intéressant de s'éloigner du point de vue académique et muséal, et de donner la parole à des personnalités qui permettraient d'élargir la perception de son travail.

Comment avez-vous choisi les cinq co-commissaires ?

La photographe Annie Leibovitz m'avait confié que Henri Cartier-Bresson et Robert Frank étaient à l'origine de son désir de faire de la photographie. Il m'a paru assez naturel de m'adresser à elle en premier. François Pinault, qui a fait l'acquisition de cet ensemble, pouvait apporter le point de vue d'un

Avec justesse et humour, Cartier Bresson n'a eu de cesse de saisir les hasards du quotidien. Cet homme assoupi en est l'illustration parfaite. Mais à quoi peut il bien rêver ?

FRANÇOIS PINAULT

Je me demande si ce qui a poussé Cartier Bresson à prendre cette photo est la présence de l'homme endormi à côté du cageot d'oignons qu'il est censé surveiller ou celle du visage – bien éveillé, lui – qui est dessiné sur le mur derrière lui. Parce que la mise au point est faite sur le dessin, je devine ce qui l'a fasciné : la juxtaposition d'une « réalité » et de sa « représentation ». Là encore, les yeux fermés et les yeux grand ouverts disent quelque chose de l'acte de voir – sujet omniprésent dans ses photographies.

WIM WENDERS

Les enfants sont des acteurs très privilégiés des photographies de Cartier Bresson : ils incarnent totalement la grâce, la liberté, l'innocence, l'insouciance ou le malheur. Ils sont saisis dans la vie ordinaire ou écrasés par des événements incompréhensibles. C'est à travers eux que l'on voit le mieux que l'humain est au centre de l'œuvre.

SYLVIE AUBENAS

À gauche
***Barrio Chino, Barcelone, Espagne, 1933*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

Ci-dessus
***Dessau, Allemagne, mai-juin 1945*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

Les six exemplaires de la Master Collection sont aujourd'hui conservés au Victoria and Albert Museum de Londres, à la University of Fine Arts d'Osaka, à la Bibliothèque nationale de France, à la collection Menil de Houston, à la Fondation Henri Cartier Bresson et désormais par Pinault Collection à Paris.

collectionneur. L'idée d'accueillir un regard purement littéraire avec l'auteur espagnol Javier Cercas entre à la fois en résonance avec les nombreux portraits d'écrivains présents dans la Master Collection et avec l'implication de Cartier-Bresson dans la guerre d'Espagne. Par ailleurs, sachant que l'un des jeux de la sélection avait été acquis par la BnF, il était évident que le point de vue de Sylvie Aubenas, en tant que conservatrice, serait intéressant. Enfin, Wim Wenders, à la fois réalisateur et photographe, a rencontré Cartier-Bresson à plusieurs reprises : il était le candidat idéal pour incarner un point de vue de cinéaste.

Le titre de l'exposition, *Le Grand Jeu,* est assez polysémique. Comment l'entendez-vous ?

Il évoque d'abord le divertissement et le loisir : il correspond à notre souhait que l'exposition soit interactive et ludique, comme un grand jeu. Il rappelle aussi le hasard cher aux surréalistes dont Cartier-Bresson était très proche. Le principe – la règle du jeu – de l'exposition était que chacun des cinq commissaires sélectionne une cinquantaine d'images sans connaître le choix des autres. La scénographie, l'encadrement, la couleur des cimaises, tous ces éléments ont été décidés librement par eux. Le résultat final est inattendu et imprévisible. Nous ne sommes pas loin du cadavre exquis d'exposition !

L'exposition a d'abord été présentée, en juillet 2020, au Palazzo Grassi à Venise… La version parisienne est-elle similaire ?

Oui et non. Les choix d'images et les encadrements sont bien sûr les mêmes, mais le parcours est différent car adapté aux espaces du site François-Mitterrand de la BnF. Le visiteur traverse les cinq salles sans avoir à repasser par l'une d'elles pour poursuivre sa déambulation.

Chacun des cinq commissaires partage sa lecture personnelle de l'œuvre de Cartier-Bresson. Quel sens donnez-vous à cette démarche ?

Ces regards d'hommes et de femmes venus d'horizons différents, qui livrent sur une même œuvre leur propre vision en toute liberté, permettent de décomplexer le visiteur. On ne lui dit pas ce qu'il faut voir dans ces images, on lui propose cinq façons de voir. À chacun de faire sa propre sélection et de devenir le commissaire de sa propre exposition. ◎

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Cartier Bresson a pris beaucoup de photographies poignantes, tragiques et romantiques, mais il était aussi plein d'esprit.

ANNIE LEIBOVITZ

Henri Cartier Bresson reconnaissait que réussir un portrait était beaucoup plus difficile que de capturer le modèle à la sauvette. Il a pourtant accompli dans ce domaine quelques miracles. J'aime particulièrement les portraits à la volée d'anonymes, d'« amis inconnus » jusqu'à cette merveille de 1933 : l'homme sans tête plongé dans son journal.

SYLVIE AUBENAS

Cette photographie contient l'univers entier de Cartier Bresson : la réalité transfigurée en cauchemar.

JAVIER CERCAS

Cette image n'est rien d'autre que la révélation dans toute sa complexité de la nature même de la photographie, des hommes qui partagent l'acte de voir, entre eux tout d'abord, puis avec un photographe derrière eux, puis avec vous et moi...

WIM WENDERS

À gauche
***Livourne, Italie, 1933*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

Ci-dessus
***Bruxelles, Belgique, 1932*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

Publication
Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu
Édition trilingue (français, anglais, italien),
304 pages, 60 euros
Coédition Marsilio Editori, Palazzo Grassi - Punta della Dogana et BnF

Vérité, simplicité, humilité : à mes yeux, voilà ce qui caractérise l'œuvre de Cartier Bresson. On retrouve cela dans l'ensemble de ses portraits et notamment dans celui de Colette. Cette image est devenue culte car, sans fioriture ni artifice, il a su immortaliser toute l'ampleur du monument qu'était Colette.

FRANÇOIS PINAULT

Les portraits de Giacometti par Cartier Bresson m'ont toujours amusée. Ici Giacometti traverse une rue sous la pluie, comme son « Homme qui marche ».

ANNIE LEIBOVITZ

Dernier portrait et non des moindres : Colette ! Waouh ! Quelle manière incroyable de regarder quelqu'un à travers un objectif ! C'est un double portrait, avec Pauline Vérine derrière elle, la gouvernante qui l'a accompagnée tout au long de sa vie et qui, littéralement, « veille sur elle ».

WIM WENDERS

À gauche
***Alberto Giacometti, Rue d'Alésia, Paris, France, 1961*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

À droite
***Colette, Paris, France, 1952*, épreuve de 1973**
Photo Henri Cartier-Bresson
BnF, Estampes et photographie

« Faire vivre et rayonner l'œuvre de Cartier-Bresson »

François Hébel dirige la Fondation Cartier-Bresson, qui est partie prenante de l'exposition *Le Grand Jeu*. Il revient pour *Chroniques* sur son histoire et son rôle.

***Chroniques* : La Fondation Cartier-Bresson est née du vivant du photographe : quelle est sa vocation ?**

François Hébel : La Fondation a effectivement été créée en 2003, à l'initiative d'Henri Cartier-Bresson, mais surtout à celle de son épouse Martine Franck. Celle-ci pensait qu'il était très important de sauvegarder ce qu'elle considérait comme l'œuvre d'une vie – œuvre dont elle avait conscience de l'influence majeure sur la photographie moderne. La vocation de la Fondation, reconnue d'utilité publique, est multiple. Elle préserve quelque 30 000 tirages originaux d'Henri Cartier-Bresson validés par sa signature, ainsi que les photographies de Martine Franck, et elle s'attache à les faire vivre et rayonner dans le monde entier. Par exemple, à l'été 2020, nous avons présenté à Taïwan, l'un des rares pays peu atteints par la pandémie, l'exposition *Henri Cartier-Bresson — Chine*, qui a reçu 220 000 visiteurs !

La Fondation, aujourd'hui implantée à Paris dans le quartier du Marais, est aussi un lieu d'accueil pour les chercheurs…

Au fil des années, nous avons collecté une quantité remarquable de publications, correspondances et documents d'archives, que nous dépouillons et analysons. Ces ressources sont mises à la disposition des chercheurs qui peuvent venir les étudier dans notre bibliothèque.

Vous vous attachez également à valoriser la photographie en général. Comment cela s'inscrit-il dans vos missions ?

Henri Cartier-Bresson tenait beaucoup à ce que ce lieu soit ouvert à d'autres photographes, notamment ceux qui ont marqué l'histoire de la photographie du XXe siècle. La Fondation s'est donc employée à inviter et exposer des photographes dans nos murs, sous l'impulsion d'Agnès Sire qui l'a dirigée pendant quinze ans et qui, aujourd'hui, en est la directrice artistique. L'exposition *Eugène Atget. Voir Paris*, produite avec le musée Carnavalet, en est un exemple : Atget terminait sa carrière de photographe au moment où Cartier-Bresson commençait la sienne. Autour de ces deux figures, c'est un tournant de l'histoire de la photographie qui se joue. Enfin, la Fondation soutient la création : tous les deux ans, avec la Fondation d'entreprise Hermès, nous décernons le prix Henri Cartier-Bresson, doté de 35 000 euros, qui aide le photographe lauréat à réaliser un projet d'une sensibilité proche du documentaire.

Quelle part avez-vous prise dans l'exposition *Le Grand Jeu* ?

Étant donné le dispositif – cinq commissaires qui font une sélection d'images à partir de deux Master Collections disponibles, celle de la BnF et celle de Pinault Collection –, il est arrivé que plusieurs commissaires souhaitent exposer la même image. Lorsque le cas s'est présenté, nous avons prêté des tirages issus de notre exemplaire de la Master Collection. C'est une belle façon de continuer à valoriser cette œuvre que l'on croit connaître, mais qui est d'une richesse immense. En proposant une nouvelle lecture – ou plutôt cinq ! –, l'exposition fonctionne aussi comme une invitation pour le visiteur à construire sa propre sélection, son propre choix. Si on réussit cela, on aura gagné ! ◎

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

En transit : photographies de Paul Ickovic
Jusqu'au 22 août 2021 BnF I François-Mitterrand
Commissariat Dominique Versavel, département des Estampes et de la photographie, BnF

Paul Ickovic, photographe vagabond

Photographe d'origine tchécoslovaque, Paul Ickovic s'inscrit dans la riche lignée de photographes de rue du XXe siècle. À l'occasion d'un don récent, la BnF consacre une première exposition française à ce photographe aussi sensible que cosmopolite.

Admirateur de Brassaï et de Robert Frank, disciple de Louis Faurer, complice de Josef Koudelka, éditeur et passeur des œuvres de Walker Evans, Lotte Jacobi, Bruce Davidson et Henri Cartier-Bresson au sein de la Thomas Todd Compagny dans les années 1976-1979, Paul Ickovic s'est volontiers dissimulé dans l'ombre de ces praticiens qu'il admire, mettant en avant leurs talents et en page leurs images. Toutefois, son propre travail de photographe, débuté en 1964, gagne à être davantage connu et reconnu.

Inspiré dans son approche par ses mentors et par ses pairs, Paul Ickovic pratique l'instantané de rue un peu partout dans le monde depuis l'âge de vingt ans. Sa photographie présente d'évidents traits communs avec d'autres univers qu'il a contribué à faire connaître et dont il se réclame. On y retrouve la place dévolue aux lieux publics – théâtre privilégié de la comédie sociale –, l'attention au quotidien des gens ordinaires ou le pouvoir narratif et la force poétique de saynètes isolées ou agencées en livres. Mais aussi la pratique du « tir photographique », la recherche de l'« instant décisif » théorisé par Cartier-Bresson et le sens de la composition immédiate qu'il suppose, ainsi que la déambulation dans les villes en quête d'images – de bonnes chaussures sont, selon lui, le meilleur équipement du *street photographer*…

Photographe de la comédie humaine

Teintés d'une ironie aigre-douce, les instantanés de Paul Ickovic captent sans jugement ni surplomb les incongruités et les travers humains, au détour d'un geste ou d'un regard oblique ; ils saisissent les micro-épisodes de la comédie humaine, ses jeux de séduction et de pouvoir, particulièrement entre hommes et femmes. Distinguant parmi la foule des figures isolées, pensives et comme abstraites de la course du monde, Ickovic en fait le portrait avec justesse et compassion. Amateur des films de Fellini, le photographe en tire un goût pour cette mélancolie clownesque qui sourd derrière les masques et les travestissements de ses modèles de Carnaval.

Avec une série inaugurale réalisée dans les hôpitaux d'Inde et du Népal, la vision de Paul Ickovic est marquée par le voyage. Du fait d'une enfance entre Tchécoslovaquie, Colombie, Canada et États-Unis, et de son premier métier de pilote d'avion, le voyage constitue sa manière d'être au monde : toujours « en transit » – pour citer le titre de l'un de ses premiers *photo books*, paru en 1977. Cependant, plutôt que ce qui différencie les humains d'un pays à l'autre, Ickovic recherche ce qui les lie entre eux et ce qui le relie à eux. En cela, il s'affirme comme appartenant à cette « grande famille de l'Homme » tant promue par la veine photographique humaniste dont il est l'un des représentants contemporains.

C'est un choix représentatif de ces scènes de rue et portraits improvisés, pris par Paul Ickovic depuis les années 1960, que l'exposition présente avec près de quarante épreuves exécutées pour l'occasion par le tireur américain David Haas. L'exposition met également en lumière, au travers d'archives, le lien étroit que le photographe a tissé avec Cartier-Bresson, Davidson, Faurer, Koudelka, ainsi que la place privilégiée tenue par le livre dans la formation du regard comme dans le parcours du photographe.

Dominique Versavel

En haut
***Sara, Barcelone*, 1984**
Photo Paul Ickovic
BnF, Estampes et photographie

À droite
***Prague*, 1980**
Photo Paul Ickovic
BnF, Estampes et photographie

« Je suis un flâneur »

Le photographe Paul Ickovic dit de lui-même qu'il est un vagabond. Il vit aujourd'hui en Slovénie, après avoir parcouru le monde. *Chroniques* est parti à sa rencontre.

***Chroniques* : Quel a été votre parcours en tant que photographe ?**

Paul Ickovic : Je suis un immigrant. Mes parents étaient tchèques et ont transité par le Royaume-Uni et la Colombie avant d'arriver à New York en 1957. J'avais 13 ans. C'est là que j'ai rencontré, grâce à un ami, le photographe de mode Louis Faurer, qui m'a encouragé à continuer à faire de la photo. C'était un grand artiste ; il m'a donné des conseils et m'a incité à ne pas faire de compromis. Il me disait : « *Va donc te promener au Guggenheim !* » J'ai tout appris en regardant, en lisant des livres et en allant voir les expositions du musée d'Art moderne de New York. Si je devais me décrire, je dirais que je suis un flâneur. Je marche dans les rues, parfois jusqu'à six ou huit heures d'affilée. Il arrive que rien ne se passe pendant toute une journée et le lendemain, la chance est là et je prends cinq photos. Bien sûr on essaie de planifier, mais le moment juste est imprévisible.

Vous avez côtoyé des artistes comme Joseph Koudelka ou Henri Cartier-Bresson. De quels photographes vous sentez-vous le plus proche ?

Les photographies de Brassaï me touchent par leur humanité et par le choix de ses sujets ; je me sens proche des gens qu'il photographie, des gens de la rue. Mais Henri Cartier-Bresson avait un sens unique de la composition. C'est un maître inégalé de la géométrie. Il m'a beaucoup apporté. Il avait aussi des réflexes fantastiques. Lorsque je marchais avec lui dans Paris ou ailleurs, en un instant il pouvait disparaître et je le retrouvais debout sur le toit d'une voiture prenant une photo ! Richard Avedon le considérait comme le plus grand photographe du XXe siècle et je suis assez d'accord avec lui !

Que représente pour vous cette exposition à la BnF ?

Je suis honoré que la Bibliothèque nationale de France, une institution séculaire, m'ait ouvert ses portes. J'ai un très grand respect pour la France, pour la place de la culture dans ce pays et j'attends que le public français se prononce sur mon travail. Si cette exposition est bien reçue, j'en serai très heureux.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Jean Cortot,

un « prédateur de textes »

Jean Cortot, le peintre des mots

Du 21 septembre au 7 novembre 2021 BnF I François-Mitterrand

Commissariat Bruno Ligore et Marie Minssieux-Chamonard, réserve des Livres rares, BnF

Peintre et illustrateur français, élu à l'Académie des beaux-arts en 2001 au fauteuil d'Olivier Debré, Jean Cortot (1925-2018) a créé, sur près d'un demi-siècle, une étonnante symbiose entre écriture et peinture. Grâce au don de son épouse, 120 livres d'artiste ont rejoint les collections de la BnF en 2020. Une exposition en galerie des Donateurs lui rend hommage.

L'empire des signes

Entré à dix-sept ans à l'Académie de la Grande Chaumière dirigée par Othon Friesz, Jean Cortot connaît une évolution originale. Lauréat du Prix de la jeune peinture en 1948, il représente un des grands espoirs de la peinture figurative qui se renouvelle après-guerre. Pendant dix ans environ, il peint des séries de natures mortes, des paysages d'Ardèche ou de La Ciotat avant de produire la série *Correspondances* (1959), où il interroge pour la première fois l'écriture qui deviendra son langage plastique. Fasciné par tous les systèmes d'écriture existant dans le monde, il explore dans sa peinture et dans ses livres les signes scripturaux qu'il découvre lors de ses voyages ou de ses lectures : idéogrammes, caractères oghamiques (celtiques), tifinagh (touareg), mais aussi le latin et le grec. Son œuvre pose ainsi la question de l'écriture dans la peinture à travers toutes ses déclinaisons : il commence par peindre des signes inventés et donc indéchiffrables, puis des lettres, des mots et enfin des fragments de textes littéraires lisibles à partir de 1974, avec une invention graphique exceptionnelle. Jean Cortot se plaît alors à se définir comme un « cacographe », à l'écriture malhabile, par opposition au calligraphe, obligeant ainsi le lecteur à un effort de déchiffrement.

Écritures plurielles

Fils du célèbre pianiste Alfred Cortot, le peintre baigne, dès son enfance, dans un milieu musical, artistique et littéraire remarquable. Au sein du cercle familial, il fréquente ainsi Paul Valéry, Henri Matisse, Paul Morand, Stefan Zweig, Colette ou Georges Duhamel. Grand lecteur, il se lie d'amitié avec un certain nombre d'écrivains questionnant comme lui les relations de l'écriture et de la peinture, tels Raymond Queneau, Jean Tardieu, Henri Michaux ou Michel Butor. « Prédateur de textes », Jean Cortot affirme puiser dans la littérature l'énergie nécessaire pour créer à son tour tableaux-hommages et livres d'artiste. Le premier d'entre eux, *La Charge du roi* de Jean Giono édité par Maeght en 1965, est suivi de centaines d'autres à tirages plus confidentiels. Créés souvent à moins de dix exemplaires, ses livres d'artiste sont la plupart manuscrits et peints et jouent avec la multiplicité des formes possibles du livre (codex, leporello, rouleaux, livre-objet…). Par l'expressivité de sa graphie et par sa gestuelle, l'artiste semble à chaque fois interpréter le texte et l'exécuter, telle une partition musicale.

Dans l'atelier du peintre

Organisée autour de la donation, l'exposition montre l'écriture à l'œuvre d'un peintre-poète qui ne cesse de penser les relations de l'écriture et de la peinture. À travers une sélection de livres d'artiste, correspondance, photographies et tableaux, elle invite le visiteur à suivre Jean Cortot dans l'intimité de son atelier où s'élabore l'alchimie de son langage pictural. ◎

Bruno Ligore et **Marie Minssieux-Chamonard**

Ci-dessus
***Passé différent* de Raymond Queneau, illustré par Jean Cortot.**
Éditions R.L.D., 2003
Photo Élie Ludwig
BnF, réserve des Livres rares

Ci-contre
L'atelier de Jean Cortot, février 2019
Photo Nicolas Pfeiffer

Amos Gitai / Yitzhak Rabin
Jusqu'au 7 novembre 2021 BnF I François-Mitterrand
Conception Amos Gitai, commissariat Joël Huthwohl, département des Arts du spectacle, BnF, graphisme Émilie Paillot
En partenariat média avec Arte et Télérama

Amos Gitai, entre mémoire et création

En 2018, Amos Gitai faisait don à la BnF des archives réunies dans le cadre de ses travaux autour de l'assassinat d'Yitzhak Rabin. Il y présente aujourd'hui une exposition dans laquelle il explore son processus de création et revient sur les impacts politiques et personnels de cet événement. Entretien.

***Chroniques* : Quelles ont été les étapes de conception de l'exposition ?**

Amos Gitai : Pour chacune des expositions que j'ai faites, au Palais de Tokyo, au MOMA, au centre Georges-Pompidou et maintenant à la BnF, la question de l'espace a été déterminante. Quand j'ai visité l'allée Julien Cain du site François-Mitterrand, j'ai été frappé par sa linéarité relativement étroite. J'ai aussi aimé sa proximité avec les salles de lecture. J'ai alors pensé à une sorte de *road movie* dont le fil conducteur serait des fragments d'archives. L'événement de l'assassinat de Rabin constitue une mémoire éclatée. Il ne nous reste que des traces partielles de cette histoire et de la volonté de paix de Rabin. J'avais beaucoup d'éléments en tête mais j'ai aussi exploré mes propres archives, données à la BnF en 2018. J'ai d'abord travaillé sur les scènes principales et progressivement la composition des 16 panneaux s'est précisée. Avec la collaboration de la graphiste Émilie Paillot, j'ai commencé à découper des images, à associer images et textes, à imaginer des collages… en prenant mon temps pour que les choses mûrissent. Nous avons travaillé pendant plusieurs mois sur de simples maquettes qui ont été imprimées ensuite à taille réelle, mais le processus ne sera terminé qu'au moment du montage, car je veux créer des volumes et des ombres dans les compositions, et je me garde la liberté d'intervenir aussi graphiquement. Des voix extraites de mon spectacle *Yitzhak Rabin : chronique d'un assassinat* ajouteront une dimension sonore. C'est toujours compliqué de décrire et même de comprendre ce qui se passe dans le magma en fusion de la création. Il faut à la fois être très concentré et laisser les choses se faire. C'est au fur et à mesure du travail que l'idée prend forme. Comme dans la Bible, au commencement il y a le chaos, et le désir humain est de mettre un certain ordre, pas nécessairement linéaire, dans ce chaos.

Comment cet ordre dont vous parlez se construit-il au fil de l'exposition pour le visiteur ? Comment le sens émerge-t-il ?

L'exposition n'est pas une proposition purement formelle, elle doit avoir du sens pour le visiteur et laisser place à l'émotion. J'ai eu envie de laisser des traces des différentes phases de mes réalisations autour de Rabin : 1994 et le documentaire *Give peace a chance*, dans lequel j'ai suivi les négociations israélo-palestiniennes pour en comprendre les enjeux ; 1995, après l'assassinat, et mon film *L'Arène du meurtre*, qui est une réaction à chaud, intime ; ensuite les différents spectacles et surtout mon film *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin* sorti en 2015. Il y a donc une dimension chronologique, avec une envie d'aller jusqu'à aujourd'hui. Il est important à mes yeux que les archives soient bien conservées mais la mémoire est aussi un agent actif pour le présent et l'avenir. Le processus de paix voulu par Rabin a été décapité. Il faut que les gens le sachent, d'autant plus que certains des paramètres d'hier sont toujours valables. C'est le sens de cette exposition. Dans un projet comme celui-ci, le commanditaire et le contexte jouent aussi. Ce qui compte à mes yeux, c'est la recherche de l'excellence et l'ouverture

Installation de l'exposition *Gitai / Rabin*, 3 mars 2021
Photo Laura Stevens

« La mémoire est aussi un agent actif pour le présent et l'avenir »

d'esprit. Les chefs-d'œuvre de l'architecture naissent du talent de l'architecte et de son équipe mais aussi des circonstances de la création et de la liberté qui leur est donnée.

Le début de l'exposition coïncide avec des élections législatives en Israël ; est-ce que cela donne une résonance particulière à ce travail ?

Benjamin Netanyahou a dû savoir qu'il y avait une telle exposition à la BnF, alors il a programmé de nouvelles élections ! Plus sérieusement, la situation actuelle me fait penser à *Jules César* de Shakespeare et je me demande quand le fantôme de Rabin va battre le régime actuel, s'il réussira ou pas. Encore aujourd'hui Yitzhak Rabin est le seul homme d'État qui fait opposition au pouvoir en place en Israël. Rabin propose une autre manière de résoudre le conflit israélo-palestinien : trouver un *modus vivendi* autre que le rapport de force. La paix actuelle ne tient que par la force. Les gens doivent avoir conscience que c'est une illusion. On connaît le risque d'éruption au Moyen Orient. J'en parle en connaissance de cause, ayant été moi-même blessé lors de la guerre de Kippour. Je mesure la chance que j'ai d'avoir survécu et de pouvoir ainsi témoigner et créer encore aujourd'hui. ◎

Propos recueillis par Joël Huthwohl

Premiers pas numériques dans SPAR pour le fonds Amos Gitai

Le fonds Amos Gitai donné à la BnF en 2018 est principalement numérique : 19 téraoctets de données, plus de 150 000 fichiers et plus de 200 formats (MOV, WAV, JPG, etc.). La BnF en a fait un chantier pionnier de conservation et de communication d'archives numériques natives. Les premiers lots d'archives viennent d'être classés dans le magasin numérique de la BnF, SPAR, et sont désormais disponibles dans Gallica soit directement, soit via l'inventaire en ligne du fonds dans BnF Archives et manuscrits. Ils comprennent des photographies de repérage et de tournage du film *Le Dernier Jour d'Yitzhak Rabin.* ◎

Journée d'étude | ***Philosopher avec les enfants : un enjeu politique, un enjeu pour l'émancipation*** | **Samedi 12 juin 2021**
BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 20

Philosopher, un jeu d'enfants ?

La Bibliothèque accueille une journée d'étude consacrée à l'éveil à la philosophie dès le plus jeune âge : philosophes et chercheurs en sciences sociales explorent le rôle que peut jouer la philosophie dans l'éducation.

La question travaille les pédagogues depuis Platon : les enfants peuvent-ils philosopher sans manier les concepts ni maîtriser les textes ? Un éducateur doit-il être diplômé en philosophie pour accompagner légitimement les plus jeunes dans cette pratique ?

Malgré certaines réticences, parfois institutionnelles, la philosophie est de plus en plus présente à l'école, par le biais de « discussions à visée philosophique ». En effet, l'éveil à la philosophie dès le plus jeune âge dépasse la seule nécessité de démocratiser l'accès à une discipline scolaire et interroge les conditions d'une éducation émancipatrice. Les ateliers de philosophie à l'école pourraient préfigurer ce que devrait être l'école au quotidien – une « oasis de pensée », un lieu de développement de l'esprit critique et de la coopération.

La BnF, qui fait une place importante à la littérature de jeunesse et à la philosophie, s'est engagée depuis 2017 avec la chaire Unesco « Pratique de la philosophie avec les enfants » autour d'un projet qui consiste à accueillir les plus jeunes au sein d'ateliers philosophiques. Cette démarche débouche aujourd'hui sur une journée d'étude qui réunit différentes voix issues de la philosophie et des sciences sociales : la matinée permettra à des chercheurs comme Alain-Patrick Olivier (université de Nantes), Edwige Chirouter (titulaire de la chaire Unesco), Michel Tozzi (université de Montpellier) et François Galichet (université de Strasbourg), qui ont théorisé et pratiqué la philosophie pour enfants, de faire le point sur l'état de la recherche dans ce domaine.

L'après-midi sera consacré à des retours d'expériences dans différents espaces de la cité – centre culturel, bibliothèque, prison – et sera clos par une intervention d'Harmut Rosa, professeur à l'université d'Iéna et parrain de la chaire Unesco. ◎

Sylvie Colombani et **Lucie Mailland**

Sophie Furlaud et Dorothée de Monfreid
Je réfléchis avec... les P'tits Philosophes : Ça veut dire quoi penser ?
Bayard Jeunesse
Pomme d'Api, 2020

Journée d'étude
Les nouveaux champs de la géographie
Mardi 22 juin 2021 BnF | François-Mitterrand
En partenariat avec l'Institut de géographie et l'université Panthéon-Sorbonne
Voir agenda p. 21

Les nouveaux champs de la géographie

Riche de collections de géographie entrées par dépôt légal et acquisitions, la BnF invite, à l'occasion d'une journée d'étude, des géographes enseignants-chercheurs à réfléchir aux thèmes qui structurent les nouveaux programmes du lycée.

Frontières, échanges, migrations, flux humains, démographie, climat : la géographie est au cœur de l'actualité. Cette discipline, caractérisée par une très grande diversité, est traversée par de nombreux débats, voire des controverses, qui concernent ses fondements théoriques, ses manières d'approcher le réel, ses objets d'étude, ses rapports avec d'autres disciplines… Mais il y a consensus pour la définir, comme la science qui propose une étude spatiale des faits sociaux : les géographes, que leurs recherches portent sur les faits humains ou physiques, s'intéressent donc aux relations dialectiques qui existent entre les sociétés et l'espace. La géographie est aussi une science très bien outillée pour aborder l'étude des « territoires », notion qui prolifère aujourd'hui dans la littérature académique comme dans les médias. La vitalité de la discipline tient au dynamisme de la recherche. Elle est illustrée entre autres par les fréquentes évolutions des programmes de l'enseignement. À l'occasion du profond remaniement des programmes du lycée, tant dans les modifications du tronc commun que dans l'apparition de la spécialité qui regarde du côté de l'interdisciplinarité, la BnF a proposé à six géographes enseignants-chercheurs de se saisir de certains thèmes au cœur des nouveaux programmes de seconde, de première et de terminale : les villes et métropoles en Asie du Sud-Est, les dynamiques rurales contemporaines, les rapports société et environnement, les risques, les géopolitiques insulaires et maritimes, les migrations internationales. Ces experts présenteront l'état de la recherche sur ces thèmes et proposeront des analyses fondées sur des cas d'étude. ◎

Yann Richard

Journée d'étude | ***Nommer et raconter la Commune***
Jeudi 10 juin 2021 BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 20

Des mots pour la Commune

Photomontage représentant les femmes incarcérées à la prison des Chantiers de Versailles, 1871
Photos Eugène Appert
BnF, Estampes et photographie

À l'occasion des 150 ans de la Commune de Paris, une journée d'étude à la BnF revient sur les désignations et les représentations divergentes de cet événement.

Des « las-de-vivre » chantés par Jean-Baptiste Clément aux « milliers de héros inconnus » évoqués par Louise Michel, de nombreux acteurs de la Semaine sanglante sont morts anonymes. Cet anonymat révèle en partie la difficulté que l'on a pu rencontrer par la suite à nommer et raconter la Commune de Paris. Au lendemain des événements, Versaillais, insurgés et témoins racontent ce qu'ils ont vu ou répètent ce qu'ils ont lu dans des journaux dont les récits sont parfois de pure invention. Des mots nouveaux sont créés, « communeux » ou « pétroleuse », des photographies figent des corps mutilés qui n'ont plus ni prénoms ni patronymes ou mettent en lumière des monuments de Paris dévastés, accompagnés de légendes simples et binaires. Chansons réappropriées ou interdites, images posées et/ou découpées pour réaliser des photomontages, mots des romans, de la presse – toutes les représentations semblent se mélanger. Comment nommer ? Comment raconter ? Comment expliquer ? Entre faits réinventés et distorsion des mémoires ainsi que de l'histoire, le tabou sociopolitique cristallise. Victor Hugo est l'un des premiers à expérimenter ce clivage : malgré ses précautions – « *Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire* ! » (*L'Année terrible*, 1872) –, ses textes sont interprétés par les contemporains de manière radicalement opposée. Aujourd'hui, à la complexité rencontrée lorsqu'il s'agit de poser des mots sur ces événements s'ajoute celle de nommer ce qui a été raconté depuis 150 ans, entre oubliés et damnés, silence et fureur, sidération et trop-plein. ◎

Agnès Sandras

Cycle de conférences | ***De la fouille à l'écriture de l'Histoire***
Mercredis 7 avril, 5 mai, 16 juin 2021 BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 9

Archéologie des ports

Grâce aux fouilles sous-marines très médiatisées de Jean-Yves Empereur à Alexandrie, ou encore à l'exposition du Louvre sur Arles antique issue des fouilles du dépôt portuaire, l'archéologie des ports fluviaux et maritimes connaît un véritable renouveau. Un cycle de conférences permet d'en découvrir les enjeux.

Au carrefour des interrogations sur les échanges commerciaux, les circulations de populations et de biens ainsi que des logiques d'installation et de conquête de territoires, la question des ports touche de multiples disciplines, de l'histoire à l'archéologie, en passant par la géophysique. Dans cette perspective, la BnF propose un cycle de conférences dont chaque séance est consacrée à un site antique présenté par un membre de l'équipe de fouilles, approche qui permet de découvrir une diversité de problématiques et de moyens déployés par l'archéologie. Les trois conférences de ce trimestre nous plongent sur les côtes de la Méditerranée antique. Anna Cannavò nous emmène dans la ville portuaire d'Amathonte à Chypre, Marie-Françoise Boussac dans le port lacustre de Taposiris Magna en Égypte ; enfin Jean-Philippe Goiran explore la ville de Pyrgi en Italie, l'un des principaux ports de la côte tyrrhénienne à l'époque étrusque et plus tard romaine. ◎

Vanessa Desclaux

Journée d'étude | ***Les feuilletons dans la presse***
Samedi 10 avril 2021
BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 20

Presse et roman au XIXe siècle

Longtemps dédaigné, le roman s'est imposé au XIXe siècle comme une forme littéraire majeure, popularisée notamment par les romans-feuilletons qui paraissaient dans la presse quotidienne. Une journée d'étude à la BnF s'intéresse à ce mode de publication que l'on peut explorer dans Gallica.

Affiche annonçant la parution d'un roman de Jules de Gastyne, lithographie, 1890
BnF, Estampes et photographie

Le roman-feuilleton dans les quotidiens

Le XIXe siècle connaît un essor sans précédent de la presse, et plus particulièrement des quotidiens. Plus nombreux, de plus en plus lus, les journaux doivent une partie de leur succès à la parution régulière de romans-feuilletons. Chaque « tranche » du roman y est publiée jour après jour dans la partie inférieure du journal – en bas de la page, dans ce qu'on appelle le « rez-de-chaussée » ou le « feuilleton ». Ce dispositif de publication maintient le lecteur en haleine, l'invitant à acheter le prochain numéro pour découvrir ce qui se cache derrière chaque « À suivre », à la manière des feuilletons télévisés auxquels il donnera son nom. Il se développe largement, et rares sont les romans de l'époque qui ne sont pas d'abord publiés dans la presse avant d'être vendus sous forme de livre : c'est vrai des *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas comme de *Germinal* d'Émile Zola. Des textes relevant d'autres genres, comme les récits courts ou les nouvelles, paraissent aussi de cette façon : la littérature envahit la presse. Certains romanciers deviendront des professionnels du feuilleton, comme Ponson du Terrail, mais on croise également dans le rez-de-chaussée ceux qui deviendront des classiques, comme Balzac ou Huysmans.

Une sélection Gallica : « Les Feuilletons dans la presse »

De nouvelles pages dans Gallica, consacrées aux « Feuilletons dans la presse », permettent de découvrir ces romans, fameux ou aujourd'hui oubliés, dans cette forme si populaire au XIXe siècle. Des entrées par auteur donnent accès aux œuvres dans le journal numérisé qui les a publiées en feuilleton, mais aussi sous forme de livre. La sélection propose un choix allant du roi du feuilleton, Eugène Sue, à des noms plus surprenants comme celui d'Alphonse Daudet. Une entrée par thème, également pensée pour une pratique pédagogique, donne accès directement à une série d'extraits, dans les pages des journaux numérisés, autour de l'amour, la violence, l'argent, le progrès technique…

Une journée consacrée aux feuilletons

Ce nouvel outil de Gallica est au cœur de la journée consacrée aux feuilletons dans la presse. Après une conférence d'ouverture par Marie-Ève Thérenty qui présente le roman-feuilleton, un deuxième temps propose un point sur l'actualité de la recherche dynamique autour de ces textes, tant du côté de la numérisation et de son exploitation que du côté de l'histoire générale des médias et de la genèse des textes littéraires. Viendront ensuite des parcours spécifiques proposés par des chercheurs et des enseignants : on découvrira par exemple Alexandre Dumas feuilletoniste et aussi des cas pratiques d'utilisation de la sélection pour l'enseignement des Lettres. Une occasion d'explorer le roman-feuilleton plus en profondeur, mais aussi les liens entre la presse de l'époque et la littérature. ◎

Morgane Avellaneda et **Sophie Robert**

Festival de la BnF
La Bibliothèque parlante
Vendredi 4, samedi 5 et dimanche 6 juin 2021
BnF I François-Mitterrand
Voir agenda p. 26

La Bibliothèque parlante

5e édition !

Pour la cinquième année consécutive, la BnF invite le public, le temps d'un week-end, à écouter les mille et une voix de la Bibliothèque. Lectures, performances et spectacles habiteront les espaces du site François-Mitterrand, inspirés cette année par l'exposition phare de la saison, *Henri Cartier-Bresson. Le Grand Jeu*.

Avec le surréalisme pour ancrage, la littérature, la peinture et l'intuition comme compagnons de route, Henri Cartier-Bresson n'a eu de cesse de vouloir saisir l'instant décisif, la vivacité profonde d'un moment, son jaillissement fugitif… En cela, sa tâche – paradoxale – n'était pas éloignée de celle que se donnent certains écrivains : fixer ce qui échappe, attraper ce qui passe.

Par un choix de lectures et d'interventions qui font résonner l'œuvre et le parcours du photographe, ses inclinaisons, ses engagements, ses obsessions, ses irrévérences, la BnF fait entendre celui qui exerçait son acuité derrière son appareil, celui dont l'art a été de donner à voir.

Pierre Assouline dit son admiration à l'artiste, des comédiennes ou comédiens parmi lesquels Fanny Ardant, Elsa Lepoivre, Marianne Denicourt ou Abd al Malik permettent de (re)découvrir des textes ou des univers qui ont porté le photographe, des auteurs dont il a saisi l'image, des lieux, ici et ailleurs, qui l'ont attiré avec notamment des extraits piochés chez Baudelaire, Marcel Proust, Julien Gracq et Marguerite Duras.

« *Ce qui compte, c'est ce qu'on fait dans une minute et c'est maintenant !* », disait Cartier-Bresson. Pour la Bibliothèque parlante, le *maintenant* dure trois jours : à l'écoute !

Evelyn Prawidlo

Photo Laurent Julliand

Après-midi d'étude | ***Rêves de confins***
Samedi 22 mai 2021 BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 20

Jeanne Quiviger, *2020, une année étrange pour mon cerveau*, décembre 2020, bande-dessinée pour le magazine *Cocasse*

Des rêves et des rêveurs en temps d'épidémie

Un an après l'apparition de la Covid-19 en France, une après-midi d'étude à la BnF revient sur l'impact de cette pandémie dans nos vies sous l'angle des rêves.

À l'affolement du printemps dernier, mais aussi aux utopies et aux désirs d'ailleurs, a succédé une angoisse diffuse, différente pour chacun selon son milieu, sa classe ou son caractère. Entre sidération et résignation demeure pourtant, tout au long de cette commune expérience du virus, l'effet des mesures sanitaires sur notre vie sociale et sensible. Nos rêves, ces carrefours de l'imaginaire, du social et du symbolique, en portent-ils la trace ? De quoi a-t-on rêvé depuis un an ? A-t-on rêvé autrement ? Le virus et les privations qui nous obsèdent hantent-ils également notre activité onirique ? Qui rêve de quoi en temps de confinement ? Et, en retour, nos rêves en disent-ils plus et mieux que nos discours sur nos façons de penser et de vivre en période d'épidémie ?

Ces questions, simples en apparence, intéressent particulièrement les sciences humaines et sociales. Plusieurs chercheurs, chacun de son côté et sans s'être concertés, ont en effet recueilli et analysé des récits de rêves pendant la période du confinement. Le sociologue Bernard Lahire a poursuivi sa collecte de rêves, dans la lignée de sa tentative de renouvellement de la théorie de l'activité onirique. La psychanalyste Elizabeth Serin et l'historien Hervé Mazurel, animateurs d'un séminaire interdisciplinaire à l'Espace analytique, ont conduit la collecte « Rêves de confins » entre mars et juin 2020. L'anthropologue Arianna Cecconi et la vidéaste Tuia Cherici s'attachent aux rêves de confinement dans le cadre de leur travail sur la transmission du sommeil de la mère à son enfant à Marseille. Tous ont constaté à travers leurs travaux que les rêves peuvent éclairer ce que nous vivons collectivement, au-delà de la seule histoire individuelle du rêveur.

Les intervenants partageront avec le public des rêves, mis en voix par les comédiens Cédric Orain et Céline Milliat-Baumgartner, afin d'éclairer leur démarche et de tenter, à partir de ces bribes de vie onirique, une élucidation interdisciplinaire du « moment coronavirus ».

Jérémy Chaponneau

Cycle *À voix haute*
Lundis 3 mai et 14 juin 2021
BnF I François-Mitterrand
Voir agenda p. 18

En compagnie de Charlotte Delbo & Édouard Glissant

Avec le cycle « À voix haute », qui associe la BnF et la Comédie-Française, des acteurs donnent vie à des textes dont les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque et exposés pour l'occasion. La saison 2021, commencée avec *Nadja* d'André Breton, se poursuit avec Charlotte Delbo en mai et Édouard Glissant en juin.

Les spectres de Charlotte Delbo

« Alceste ? Tu voyages avec nous ? » Celle qui pose la question, c'est Charlotte Delbo (1913-1985) s'adressant intérieurement au personnage de Molière. Elle est familière du monde du théâtre, elle a été la secrétaire de Louis Jouvet. Le voyage l'emmène au camp de concentration d'Auschwitz en janvier 1943 dans un convoi de 230 prisonnières politiques, la plupart militantes communistes comme elle. Charlotte Delbo fera partie des rares rescapées. Dans *Spectres, mes compagnons*, elle poursuit son dialogue interrompu avec Jouvet à propos des personnages de théâtre dont la présence l'a accompagnée dans les horreurs de la prison, de l'exécution de son mari et de la déportation.

Édouard Glissant et le « Tout-Monde »

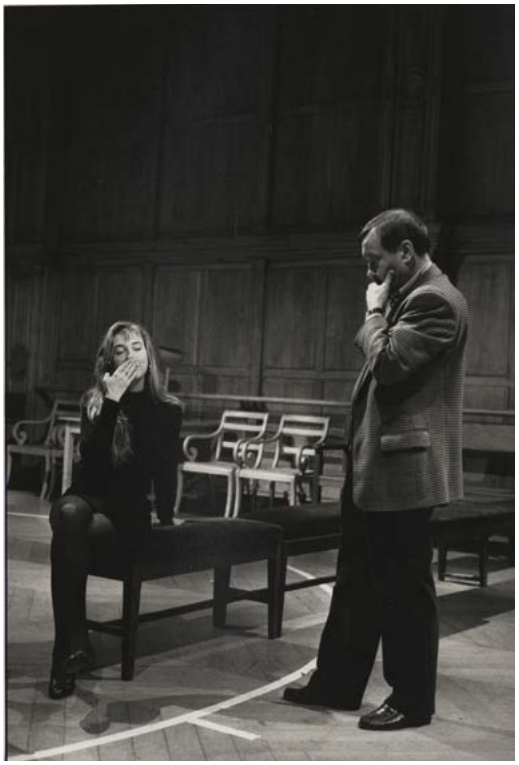
Édouard Glissant (1928-2011), disparu il y a juste dix ans, sera célébré avec la lecture de son *Traité du Tout-Monde*. Écrivain de la « créolisation » du monde, il fut à la fois romancier, poète, penseur, intellectuel engagé. Autant de rôles qu'il ne menait pas de manière distincte, mais unis dans une même poétique. C'est ce que donne à entendre son essai sur le « Tout-Monde » où sont livrées les clés de sa pensée : du chaos-monde à la question de la diversité des langues, de la « poétique de la Relation » à une réflexion sur le lieu et l'errance.

Guillaume Delaunay, Anaïs Dupuy-Olivier et **Joël Huthwohl**

À gauche
Charlotte Delbo dans les années 1970
Photo Éric Schwab
BnF, Arts du spectacle

À droite
Édouard Glissant à New York en 1998
Photo Jean-Christian Bourcart

Femmes photographes de spectacle



Le département des Arts du spectacle conserve plusieurs fonds de femmes photographes, dont six entrés entre 2015 et 2020. Consacrés au théâtre, à la danse et à la marionnette, ces ensembles donnent à voir la richesse de la création artistique française des années 1960 à nos jours.

Les collections de la BnF abritent de nombreuses images réalisées par des femmes, témoignages des évolutions propres à la photographie de spectacle et de la place croissante occupée par les femmes dans l'art à partir du milieu du XXe siècle. Les portraits d'acteurs posant dans leur loge, comme ceux pris par Thérèse Le Prat et Agnès Varda au cours des années 1950, ont laissé place aux photographies saisies pendant les représentations, dans le sillage de la révolution opérée par Roger Pic, le premier à avoir enregistré sur la pellicule, dès 1945, tout ce qui se passait sur scène. Mais si les artistes qui ont remis leurs fonds au département des Arts du spectacle entre 2015 et 2020 s'inscrivent dans cet héritage, elles ont également développé une approche personnelle de la photographie de scène.

Du Conservatoire à la scène

Les fonds Anna Birgit, Marie-Jésus Diaz, Brigitte Enguérand, Anne Nordmann, Brigitte Pougeoise et Sophie Steinberger permettent de découvrir tous les instants de la vie du théâtre, des répétitions à la première, à travers une grande diversité de supports – négatifs, planches-contacts, tirages, diapositives et photographies numériques. Sophie Steinberger, qui a capturé de nombreux spectacles pour l'agence Enguérand entre 1981 et 1997, offre aussi un aperçu de la formation des comédiens au Conservatoire national supérieur d'art dramatique où elle a travaillé de 1989 à 1998. Elle a ainsi photographié les ateliers de Jacques Lassalle, metteur en scène que Marie-Jésus Diaz a accompagné au cours des années 1970.

Brigitte Enguérand et Anna Birgit ont de leur côté collaboré longuement avec deux théâtres mythiques. La première a travaillé à partir de la fin des années 1970 avec de grands metteurs en scène, parmi lesquels Jean-Louis Barrault, Antoine Vitez et Claude Régy, et cofondé l'agence de presse Enguérand. Depuis 2007, elle pose un regard sensible sur la troupe de la Comédie-Française, qu'elle photographie à chaque nouvelle création. Birgit a pour sa part immortalisé les productions du Théâtre de la Ville de 1968 à 2002, et notamment les ballets de Pina Bausch, en privilégiant l'imaginaire au documentaire.

Dialogues d'artistes

Certaines rencontres ont été décisives dans la carrière de ces artistes, à l'image de celle d'Anne Nordmann avec Hideyuki Yano en 1976, qui l'a amenée à photographier la Nouvelle Danse française. Brigitte Pougeoise, elle, a ressenti ses premières grandes émotions de photographe dans les années 1980, au moment où la marionnette faisait son entrée dans le monde du théâtre. Elle a suivi pendant trente ans les principales compagnies de marionnettes, françaises et étrangères, s'attachant à révéler en images l'histoire et la tradition d'un art longtemps ignoré. Tissant des liens forts avec les metteurs en scène et comédiens, ces photographes ont su restituer avec justesse et émotion les temps forts des spectacles en même temps que les vibrations émanant du plateau. ◎

Manon Dardenne

En haut
Cours d'interprétation de Jean-Pierre Vincent au Conservatoire, 1990
Photo Sophie Steinberger
BnF, Arts du spectacle

Ci-contre
***Un fil à la patte* de Georges Feydeau, mise en scène de Jérôme Deschamps, Comédie Française, 2010**
Photo Brigitte Enguerand
BnF, Arts du spectacle

***Menino marceneiro [Jeune menuisier]*, 1999, Cachoeira, Bahia, Brésil**
Photo Lita Cerqueira
BnF, Estampes et photographie

Brésil !

Les collections photographiques de la BnF ne se cantonnent pas au domaine français : à côté des très riches ensembles consacrés aux photographes américains ou japonais, la photographie brésilienne constitue un axe d'acquisition renforcé.

L'histoire de la photographie au Brésil a régulièrement croisé le chemin de la France. Ainsi, le peintre naturaliste franco-brésilien Hercule Florence introduit la photographie dans le pays au XIXe siècle, avant que le médium ne se développe sous l'impulsion de l'empereur Dom Pedro II, lui-même daguerréotypiste. Dans les années 1930, on assiste à l'émergence des Foto clubes Cariocas à Rio ou du Foto Cine Clube Bandeirante de São Paolo. Tout en démocratisant l'usage de ce médium jusqu'alors élitiste ou principalement orienté vers le photojournalisme et le portrait, ces clubs favorisent les contacts avec d'autres sociétés de photographie occidentales, à l'instar de la Société française de photographie. Progressivement, l'engouement pour le modernisme brésilien et la présence à Paris de nombre de ses représentants permet à certains peintres et photographes d'acquérir une notoriété. C'est par exemple le cas de Geraldo de Barros – prix Nadar en 2017 pour son livre posthume *Sobras*, publié aux éditions Chose commune. Les portraits de plusieurs de ces artistes comme Frans Krajcberg ou Lygia Pape, photographiés par Juan Esteves, sont d'ailleurs présents dans les collections de la Bibliothèque. Dans les années 1960, la dictature militaire marque un coup d'arrêt sur la scène artistique internationale à la photographie brésilienne, qui doit attendre les années 1990 pour retrouver un nouveau souffle.

Un enrichissement qui s'appuie sur la communauté franco-brésilienne

Si quelques expositions récentes ont contribué à faire connaître l'effervescence photographique du Brésil aujourd'hui, la BnF est la seule institution nationale à conserver un ensemble aussi significatif de tirages de photographes comme Sebastião Salgado, Miguel Rio Branco, Carlos Freire, Regina Vater, Nair Benedicto, Alécio de Andrade, ou encore Cassio Vasconcellos. C'est fort de ce constat que le galeriste parisien Ricardo Fernandes, natif de Belo Horizonte, ville qui accueille depuis 2013 le FIF-BH, l'un des plus importants festivals de photographie d'Amérique du Sud, s'est rapproché du département des Estampes et de la photographie en 2015. Afin de contribuer à l'enrichissement de cette collection et de promouvoir les photographes brésiliens contemporains, il a sollicité la générosité de photographes comme Pedro David, Lucia Adverse ou Anna Kahn, et de collectionneurs brésiliens comme Joaquim Paiva qui ont donné à la BnF de nombreux tirages. À ces initiatives s'est adjoint l'appui de la commissaire d'exposition Cristianne Rodrigues, qui a donné à la Bibliothèque une partie de sa collection d'imprimés sur la photographie brésilienne, ou encore de l'universitaire Marly Porto. Par ailleurs, en 2019 et 2020, le mécénat de Denise Zanet, PDG franco-brésilienne de la société Métropole, a permis d'ajouter aux quelque trois cents photographies déjà conservées plus de quatre cents tirages de vingt-trois photographes au talent confirmé (Bob Wolfenson, Rogério Reis, Marcos Prado, Alexandre Sequeira) ou émergent (Ge Viana, Romy Pocztaruk, Felipe Fittipaldi).

Refléter la vitalité de la photographie brésilienne contemporaine

Les thématiques explorées dans le cadre de cet enrichissement des collections sont multiples. Elles concernent les paysages urbains ou naturels photographiés par Feco Hamburger, Lula Ricardi, Gisele Martins, Maristela Colucci, Cristiano Xavier, Dulce Araújo, Hugo Leal, José Diniz ; ou encore le métissage ethnique évoqué autant par la jeune génération avec Julio Bittencourt et Renata Felinto que par une photographe humaniste comme Lita Cerqueira qui s'attache à la communauté noire de Bahia, ou par le photoreporter Valdir Zwetsch qui s'intéresse au territoire indigène de Xingu en Amazonie. Certains photographes abordent aussi le potentiel expérimental de l'image photographique, à l'instar de Cris Bierrenbach. Les séries conservées attestent des répercussions de la mondialisation dans ce pays clivé depuis l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro. Les nouveaux défis écologiques sont soulignés dans la série « Zoo » de Joao Castilho tandis que les tourments socio-politiques sont dévoilés par les œuvres d'Andrea Eichenberger, Yan Boechat, Carolina Arantes, ou Élle de Bernardini – première artiste plasticienne et photographe transgenre à être représentée par une galerie d'art au Brésil et collectionnée par les institutions brésiliennes. Se déployant en couleur ou en noir et blanc, toutes ces visions photographiques ont à cœur de montrer la créativité de la scène photographique brésilienne actuelle et de s'émanciper des clichés populaires de l'exotisme. ◎

Héloïse Conésa

Trésors indiens

Témoins de la constante volonté d'ouverture de la Bibliothèque à l'ensemble des civilisations, les collections indiennes de la BnF se sont constituées par strates successives. *Chroniques* revient sur leur histoire.

C'est à l'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743), bibliothécaire de Louis XV, que l'on doit l'entrée dans les fonds de la Bibliothèque royale des premiers manuscrits qui constituent le cœur des collections indiennes conservées aujourd'hui à la BnF. Parmi son réseau de correspondants jésuites à l'étranger, l'abbé sollicite notamment Jean-François Pons (1698-1752), alors en poste à Chandernagor, au Bengale. Ce fin lettré, qui compte parmi les précurseurs des études sanskrites en Europe, lui fait parvenir dans les années 1730 près de 200 manuscrits touchant à tous les domaines des arts et du savoir, depuis la philosophie et les sciences jusqu'à la littérature et les religions.

Le rôle des voyageurs et des savants

Cette collection s'enrichit progressivement aux XVIIIe et XIXe siècles, grâce à l'action conjuguée des voyageurs et des savants. Abraham Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805), qui parcourt l'Inde dans les années 1750 et 1760 pour y étudier les textes zoroastriens, en revient avec des manuscrits. Dans les décennies qui suivent, le colonel Jean-Baptiste-Joseph Gentil (1726-1799), engagé dans la Compagnie française des Indes orientales, ou plus tard Édouard Ariel (1818-1854), administrateur à Pondichéry, étoffent à leur tour les fonds indiens, le premier avec des albums de peinture moghole, le second avec des manuscrits tamouls. Du côté des savants, le grand indianiste Eugène Burnouf (1801-1852) fait acheter des manuscrits et des textes imprimés, témoins des débuts de l'imprimerie indienne alors en pleine phase de développement, tandis que Charles d'Ochoa (1816-1844), chargé en 1843 par le ministère de l'Instruction publique d'une mission en Inde, rapporte des manuscrits et des textes lithographiés qui seront confiés à la Bibliothèque par le ministre.

Les fonds Smith-Lesouëf et Romain Rolland

Au XXe siècle, la présence de l'Inde dans les collections de la Bibliothèque est encore renforcée par l'entrée de deux fonds majeurs, la collection Smith-Lesouëf, qui comprend des recueils de peinture moghole et des *ragamala* (albums de peintures qui illustrent divers modes musicaux indiens), et le fonds Romain Rolland. Ce dernier contient plusieurs centaines de documents témoignant de la relation privilégiée que l'auteur entretient sa vie durant avec les penseurs, hommes politiques et poètes indiens – parmi lesquels Rabindranath Tagore, Swami Vivekananda ou encore Gandhi et Nehru.

Des trésors accessibles en ligne dans Gallica

Aujourd'hui, les collections indiennes de la Bibliothèque comprennent 3 000 manuscrits (pour deux tiers en sanskrit et pour un tiers en langues indo-aryennes ou dravidiennes), près de 2 500 peintures rassemblées dans une cinquantaine d'albums, ainsi que 10 000 ouvrages en langues indiennes, fruits d'une politique d'acquisition de textes littéraires menée depuis une quarantaine d'années. À ces ensembles conservés principalement aux départements des Manuscrits ou des Estampes ainsi qu'au département Littérature et art s'ajoutent les archives sonores du célèbre ethnomusicologue Deben Bhattacharya (1921-2001) confiées au département Son, vidéo, multimédia, ou encore les photographies du fonds de la Société de géographie en dépôt à la BnF. Ces dernières, tout comme la moitié des manuscrits indiens de la BnF et un grand nombre des albums de peintures et miniatures, ont été numérisées et sont consultables en ligne sur Gallica – offrant la possibilité d'infinies promenades virtuelles dans l'histoire et l'art indiens.

Mélanie Leroy-Terquem

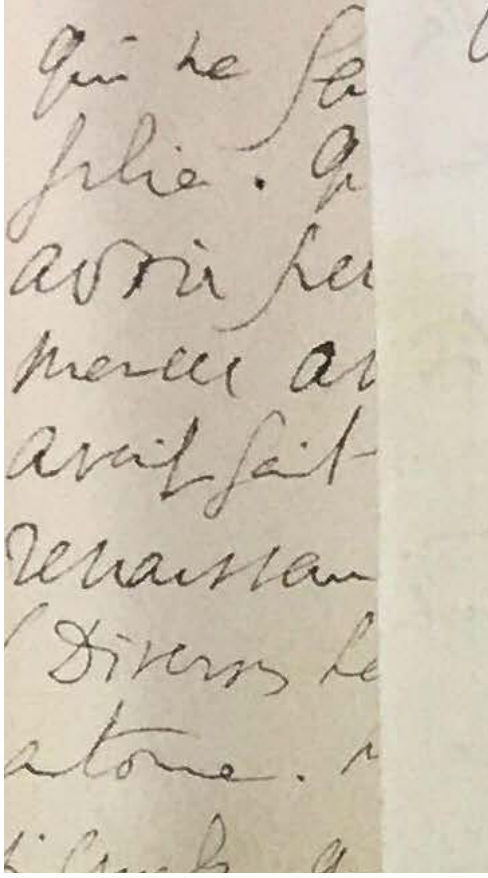
Représentation de Todi Ragini Recueil de peintures rajpoutes et indo-persanes
Lucknow, XVIIIe siècle
BnF, Manuscrits, fonds Smith-Lesouëf

Des actions de valorisation, de coopération et de recherche à l'échelle internationale

Les collections indiennes de la BnF ont récemment été mises en lumière dans l'exposition *Rajas, Nawabs et Firangees. Trésors des archives indiennes et françaises, 1750-1850,* présentée au Musée national de New Delhi à l'hiver 2019 et amenée à circuler à travers l'Inde. Les manuscrits tamouls des fonds du département des Manuscrits font l'objet d'un programme de recherche (Texts Surrounding Texts) mené avec le Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud (EHESS et CNRS) et le Center for the Study of Manuscript Cultures (université de Hambourg), avec pour objectif de décrire et de numériser les manuscrits sur feuilles de palmier. Enfin, en collaboration avec de nombreux chercheurs et en partenariat avec plusieurs institutions patrimoniales, archivistiques et muséales indiennes et françaises, un projet de bibliothèque numérique France-Inde devrait voir le jour dès 2022 dans le cadre de la collection numérique de la BnF « Patrimoines Partagés ».

www.bnf.fr/patrimoines-partages

Dans l'envers de la tapisserie proustienne



Grâce à la générosité de très nombreux donateurs, la souscription publique lancée en novembre 2020 a permis d'enrichir les collections de la BnF d'un exemplaire exceptionnel de l'édition originale de *Du côté de chez Swann*. Dans la longue lettre-dédicace qu'il contient, Marcel Proust livre un éclairage capital sur la création de son œuvre.

Fille d'un avocat russe, belle-fille du peintre Carolus-Duran, Marie Scheikévitch (1882-1966) fut une figure du Paris littéraire et mondain de la Belle Époque. Sa rencontre avec Marcel Proust remonte à l'année 1905, dans le salon de l'aquarelliste Madeleine Lemaire, mais c'est en 1911, par l'intermédiaire de Reynaldo Hahn, qu'elle apprit à le connaître mieux : la simple relation mondaine se transforma alors en une étroite amitié, au cœur de laquelle résidait l'intérêt que la jeune femme portait au grand projet romanesque poursuivi par Proust. En 1935, dans ses *Souvenirs d'un temps disparu*, elle écrira qu'elle avait « *l'impression de voir l'envers d'une tapisserie dont [elle] ne pourrai [t] comprendre le dessin et le sens que lorsque son auteur [lui] en aurait révélé la face* ». Proust lui accorda d'ailleurs une place discrète dans cette tapisserie, en prêtant ses traits à Madame Timoléon d'Amoncourt, « *petite dame brune, extrêmement jolie* », qui apparaît dans *Sodome et Gomorrhe* parmi les habitués du salon de la duchesse de Guermantes.

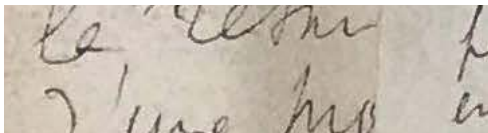
Le soutien sans faille de Marie Scheikévitch

À la parution de *Du côté de chez Swann*, en novembre 1913, Marie Scheikévitch mit ses relations influentes au service d'une œuvre dont elle avait immédiatement saisi l'importance : elle intervint auprès du directeur du grand journal *Le Temps* pour qu'un large écho y fût donné au premier volume d'*À la recherche du temps perdu*. Mais c'est deux ans plus tard, dans les premiers jours de novembre 1915, qu'elle confia à Proust son exemplaire de *Du côté de chez Swann* — l'un des douze exemplaires imprimés sur papier de Hollande —, dans des circonstances qu'elle a rapportées dans ses *Souvenirs* : « *Un jour que Marcel me disait son découragement et le peu d'intérêt que présentait tout effort littéraire, je m'insurgeai et lui dis combien son œuvre me tenait à cœur. Je lui montrai mon exemplaire de* Du côté de chez Swann *que j'avais fait relier dans du parchemin blanc qui venait d'arriver. Il en fut ému. « Eh bien, murmura-t-il, puisque vous voulez savoir ce qu'Odette est devenue, prêtez-moi votre exemplaire et je vais vous résumer la suite.* »

Lettre-dédicace de Marcel Proust à Marie Scheikévitch en tête de son exemplaire de *Du côté de chez Swann.* Paris, Bernard Grasset, 1914
BnF, réserve des Livres rares

Une dédicace capitale

Ainsi est née la longue lettre-dédicace qui distingue aujourd'hui cet exemplaire parmi tous les autres. Dans les huit pages écrites en lignes serrées en tête du volume, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* dévoile pour la première fois, et sous le sceau du secret à cette date précoce, les développements ultérieurs de l'œuvre, en puisant dans ses cahiers préparatoires des fragments choisis et organisés de manière à esquisser ce qui allait constituer le « cycle d'Albertine » — dont les volumes, *La Prisonnière* et *Albertine disparue*, ne furent publiés que de manière posthume, de 1923 à 1925. *« Dédicace capitale »*, par conséquent, selon le mot de Jean-Yves Tadié, non seulement par son extension, mais surtout par l'éclairage exceptionnel qu'elle jette sur la création d'*À la recherche du temps perdu*. Car délaissant la question ponctuelle des clés et des référents historiques des motifs fictionnels que Proust a pu évoquer ailleurs, et portant en revanche sur le devenir même de l'œuvre, elle touche à l'invention globale de cette « œuvre



Pour paraître en 1914 :

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU :

LE COTÉ DE GUERMANTES

(Chez Mme Swann. — Noms de pays : le pays. — Premiers crayons du baron de Charlus et de Robert de Saint-Loup. — Noms de personnes ; la duchesse de Guermantes. — Le salon de Mme de Villeparisis.)

Un vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU :

LE TEMPS RETROUVÉ

(A l'ombre des jeunes filles en fleurs. — La princesse de Guermantes. — M. de Charlus et les Verdurin. — Mort de ma grand'- ... Les Intermittences du cœur. — Les « Vices et les ... Combray. — Madame de Cambre- ... et de Saint-Loup. — L'Adoration

... 3 fr. 50

cathédrale » et à son architecture d'ensemble – jusque dans sa manière d'indiquer, aussi discrètement que sûrement, le parallèle si essentiel que l'auteur, très attaché aux effets de symétrie, a voulu ménager entre l'épisode de l'amour impossible de Swann pour Odette de Crécy dans le premier volume et celui de l'impossible amour du narrateur pour Albertine dans le « cycle d'Albertine ». Aussi est-ce, loin de toute anecdote, de l'imagination même du temps que parle cette lettre, tel qu'il est à l'œuvre dans la création romanesque.

Au terme d'une souscription publique l'exemplaire de Marie Scheikévitch, demeuré dans la famille du collectionneur qui l'avait acquis en 1938, a rejoint au début du mois de février 2021 les rayons de la réserve des Livres rares de la BnF. Grâces soient rendues aux très nombreux donateurs qui, par leur générosité et leur attachement au patrimoine écrit et littéraire français, ont permis cet enrichissement très notable des collections de la BnF et de son exceptionnel fonds proustien.◎

Jean-Marc Chatelain

Dutilleux intime

Deux manuscrits du compositeur Henri Dutilleux (1916-2013) viennent de faire leur entrée dans les collections du département de la Musique grâce au mécénat de l'Association française d'épargne & de retraite (AFER).

Henri Dutilleux, l'un des grands maîtres de la musique française du XXe siècle, est déjà présent dans les collections de la BnF, notamment grâce au don, effectué par le compositeur en 1984, du manuscrit de l'une de ses grandes pièces orchestrales, *Timbres, espace, mouvement*. L'an dernier, la Bibliothèque a fait l'acquisition de l'autographe de son chef-d'œuvre, *Métaboles*, classé Trésor national. Cet ensemble vient d'être complété par l'acquisition de manuscrits de deux pièces plus intimes, représentatives de son œuvre pour le piano et la musique de chambre.

Au gré des ondes

Composé en 1945 pour servir d'illustrations musicales à la Radiodiffusion française qui l'employait, les six pièces qui composent le recueil *Au gré des ondes* acquièrent un statut d'œuvre à part entière grâce à l'éditeur Leduc qui décide de les publier un an plus tard. Elles sont aujourd'hui au répertoire de nombreux pianistes. Le manuscrit de travail, acquis par la BnF grâce au mécénat de l'AFER, contient également trois pièces inédites et témoigne de l'art de Dutilleux dans cette forme d'expression nouvelle que constitue pour le compositeur l'illustration musicale.

La sonate pour hautbois et piano

Commandée par le Conservatoire de Paris en 1947, la sonate pour hautbois et piano s'est quant à elle imposée comme l'une des pièces fondamentales du répertoire du hautbois. Elle est régulièrement enregistrée par les solistes du monde entier, donnée souvent au concert et inscrite au programme des concours internationaux les plus prestigieux. Le manuscrit, acquis par la BnF grâce au mécénat conjoint de l'AFER, de l'Association française du hautbois (AFH) et d'un particulier, est abondamment corrigé. Il contient un important passage entièrement barré, ainsi que les épreuves corrigées, jointes au manuscrit – autant d'éléments qui permettent de mieux connaître la genèse de ce qui est devenu un grand classique. ◎

Mathias Auclair

En haut
Portrait d'Henri Dutilleux en 1987
Photo Raphaël Gaillarde

Ci-contre
Apollon et Marsyas. Camée, XVe siècle
BnF, Monnaies, médailles et antiques

Intailles et camées

La BnF a reçu une dation de quatre remarquables pierres gravées qui viennent enrichir les collections du département des Monnaies, médailles et antiques.

La BnF conserve environ 10 000 pierres gravées qui forment une collection de référence. La dation reçue en novembre 2020 se compose d'une intaille (pierre gravée en creux) datée des environs de 50-25 avant J.-C. et de trois camées (pierres à plusieurs couches de couleurs différentes taillées en relief) des XVe et XVIe siècles. L'intaille antique représente Dionysos, dieu du vin ; l'un des camées Renaissance figure Vénus au bain, l'autre un portrait du Christ.
Le troisième camée représente le châtiment du satyre phrygien Marsyas, écorché vif pour avoir défié le dieu Apollon en une joute musicale. Au XVe siècle, ce thème antique connaît une grande popularité grâce à la diffusion de copies d'une célèbre intaille de la fin du Ier siècle av. J.-C., passée dans plusieurs collections majeures jusqu'à celle de Laurent le Magnifique qui y fit graver son nom. Cette pierre était connue sous le nom de « sceau de Néron », empereur dont le nom figurait sur la monture qu'elle avait reçue en 1428.
Cette intaille célèbre est à l'origine de nombreuses copies sous forme de plaquettes de bronze, de camées et d'intailles plus ou moins fidèles à l'original. Celles-ci ont inspiré à leur tour peintres et sculpteurs, qui y ont puisé des motifs. Le camée reçu en dation fait partie de cette production des XVe et XVIe siècles dont la BnF conserve tout un corpus. ◎

Mathilde Avisseau-Broustet

ÉCHOS DE RECHERCHE

LA RECHERCHE EN PHOTOGRAPHIE À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Portée à la fois par les travaux des responsables des collections photographiques et par ceux des chercheuses et chercheurs qui explorent ces fonds, la recherche en photographie à la BnF bénéficie du soutien de la Fondation Louis Roederer.

En 1945, Jean Prinet, conservateur au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, publiait *La Photographie et ses applications* aux Presses universitaires de France. Depuis, celles et ceux qui lui ont succédé dans la prise en charge des collections photographiques de l'institution contribuent à la connaissance et à l'histoire des fonds et, plus généralement, à celles de la photographie, de ses débuts à l'époque la plus contemporaine.

Le rôle moteur des responsables de collections

Formés à la recherche, les responsables de collections ont pour mission première de transmettre leurs découvertes à travers le signalement des œuvres et des auteurs mais aussi via la rédaction d'ouvrages et d'articles, l'enseignement, l'intervention dans des colloques ou l'élaboration d'expositions. Leur activité de recherche s'appuie également sur l'expertise des équipes de restauration qui aident à l'analyse des procédés très variés conservés dans les fonds photographiques de la Bibliothèque et, ce faisant, à l'élaboration d'une histoire matérielle de la photographie. C'est ainsi que les responsables de collections ont participé à l'émergence de la photographie comme objet d'étude et qu'ils concourent aujourd'hui à l'approfondissement de ce domaine dans les champs de l'histoire de l'art ou de l'histoire sociale et culturelle.

Une collaboration fertile entre conservateurs et chercheurs

Leur mission est aussi celle de passeurs, chargés de renseigner, guider voire encadrer chercheuses et chercheurs : ils accompagnent les commissaires en quête de pièces pour leurs expositions comme les thésards en recherche de sujets ou de documentation. De leur côté, les chercheurs apportent des éléments précieux à l'appréhension des collections, en termes d'identification, de comparaison ou de contextualisation. La réciprocité fertile de ces échanges a parfois abouti à des collaborations concrètes sous forme d'expositions comme *Les Primitifs de la photographie* par Sylvie Aubenas et Paul-Louis Roubert, *Alix-Cléo Roubaud* par Anne Biroleau et Hélène Giannecchini, *Paysages français* par Raphaëlle Bertho et Héloïse Conésa ou encore *Icônes de mai 68* par Audrey Leblanc et Dominique Versavel.

L'élan donné par la bourse de recherche Louis Roederer

Depuis 2006, de telles coopérations ont été facilitées par un dispositif de bourse de recherche soutenue par la Fondation Louis Roederer. Dans ce cadre, de nombreuses pistes ont été suivies, répondant à des problématiques naissantes dans le milieu universitaire et ouvrant de nouveaux terrains d'exploration. Certains travaux se sont attachés à contribuer à l'histoire des valeurs d'usages commerciales de la photographie, comme ceux sur le portrait chez Otto et Pirou par Camille Blot-Wellens, sur la mode chez Philippe Pottier par Muriel Berthou-Crestey, ou encore sur la promotion industrielle chez l'éditeur Paul-Martial par Anne-Céline Callens. D'autres se sont penchés sur la place du médium dans l'édition et la presse en inventoriant des fonds – ceux de Terre Humaine par Fabienne Maillard, du journal *L'Aurore* par Myriam Chermette ou de *Ce Soir L'Humanité* par François Cam-Drouhin – ou en dépouillant des images – celles de l'agence ROL dans *L'Illustration* par Thierry Gervais, ou celles de Richard Avedon dans *Harper's Bazaar* par Marianne Le Gaillard. Ces bourses d'étude ont aussi permis d'améliorer la connaissance et la description de certains volets spécifiques des collections via la cartographie des ressources en photographie tchèque de l'entre-deux-guerres par Fedora Parkman, celle des tirages et livres japonais de la seconde moitié du XXe siècle par Élise Voyau ou celle des œuvres de femmes photographes des années 1970-1990 par Angèle Ferrere (voir p. 52).

Dominique Versavel

OBJECTIF SAHARA

Pierre Guivaudon, lauréat de la bourse Louis Roederer pour la photographie 2018, étudie la pratique photographique des voyageurs français en outremer à la fin du XIXe siècle.

***Chroniques* : Vous avez obtenu une bourse de recherche pour travailler sur les photographies de Fernand Foureau, un explorateur qui s'est rendu en Afrique du Nord dans les années 1880 et 1890. Comment est né ce projet ?**

Pierre Guivaudon : Dans le cadre de ma thèse sur les photographies prises lors des missions françaises en Amérique du Sud et en Afrique saharienne et subsaharienne au tournant des XIXe et XXe siècles, j'ai été amené à consulter les fonds photographiques de la Société de géographie, en dépôt au département des Cartes et plans de la BnF (voir p. 8). À cette occasion, j'ai rencontré Olivier Loiseaux, chef du service Acquisitions et collections géographiques. C'est lui qui m'a parlé de la bourse Roederer et qui m'a conseillé d'y postuler. Le fonds Fernand Foureau, sur lequel je souhaitais travailler, est en partie constitué de plusieurs centaines de photographies sur plaques de verre rapportées de ses expéditions. Or il s'agit de supports très fragiles dont la consultation est habituellement restreinte pour des raisons de conservation. La bourse de recherche m'a permis d'avoir un accès privilégié à ce fonds, en mettant à ma disposition un bureau sur le site François-Mitterrand, avec l'ensemble des plaques de verre et une table lumineuse rétroéclairée pour les étudier.

En quoi consistaient les expéditions de Fernand Foureau ?

Entre 1880 et 1900, il a entrepris une quinzaine de missions d'exploration au Sahara pour y étudier la géomorphologie du désert. Il faisait alors œuvre de géographe, mais son travail s'inscrivait aussi dans une perspective coloniale visant, à l'époque, l'exploitation économique du Sahara et le tracé d'une route pour accéder à l'Afrique de l'Ouest.

Il est l'un des rares à photographier le désert à la fin du XIXe siècle…

À l'époque, faire des photographies dans le Sahara représentait un défi à la fois logistique et technique. D'abord parce que les plaques au gélatino-bromure d'argent, pas vraiment conçues pour ce type de climat, devaient être tenues à l'abri de la lumière et de la chaleur,

« DES RELIEFS SAHARIENS INATTENDUS, DES CANYONS QUI FONT PENSER À DES SCÈNES DE WESTERNS. »

En haut
Pierre Guivaudon
Photo Emmanuel Nguyen Ngoc

Ci-contre
El Hadj Mohamed et Boubaker à Iferouane, Aïr, Niger, 1899. Mission Foureau
Photographie Molteni
BnF, Société de géographie

mais aussi parce qu'une très forte luminosité empêchait souvent d'avoir des images nettes. Mais Foureau était un grand amateur de photographie, très au fait des aspects techniques. Il a pu prendre, dans le désert, plusieurs centaines de vues scientifiques d'espèces botaniques et de paysages dont la variété était alors méconnue en Europe. On y trouve des reliefs sahariens inattendus, des canyons qui font penser à des scènes de westerns. Mais le fonds révèle aussi une pratique plus personnelle de la photographie, avec de nombreux portraits des guides touaregs et des gardes qui l'accompagnaient.

À quels usages étaient destinées ces photographies du désert saharien ?

Les plaques de verre négatives servaient à faire des tirages positifs sur d'autres plaques de verre que l'on pouvait projeter sur grand écran avec une résolution d'image extrêmement fine. Les explorateurs comme Foureau s'en servaient comme supports lors des conférences qu'ils donnaient à leur retour de mission, à la Société de géographie ou dans d'autres sociétés savantes partout en France. Cette modalité de circulation des images était bien plus répandue que les albums sur papier. C'est une pratique que les historiens de la photographie ont longtemps laissée de côté – notamment du fait de la fragilité et de l'inaccessibilité des fonds. De ces conférences, il ne nous reste que ces plaques de verre. Elles constituent en cela une source intéressante pour l'histoire sociale de la photographie.

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

AU CŒUR DU BAR FLORÉAL

Au sein du département des Estampes et de la photographie, Lydia Echeverria étudie le fonds du bar Floréal, un collectif de photographes actif à partir de 1985, qui a fait l'objet d'un sauvetage d'urgence par la BnF en 2015.

***Chroniques* : Comment en êtes-vous venue à vous intéresser aux collectifs de photographes apparus en France dans les années 1980 ?**

Lydia Echeverria : Il se trouve qu'à la suite de mon master de recherche qui portait sur les photographes français engagés de l'après 1968, j'ai travaillé au sein d'une association à la mise en place du projet participatif « Le Grand Paris vu de vos fenêtres ». C'est dans ce cadre associatif que j'ai commencé à m'intéresser aux pratiques partagées et collectives de la photographie, et à leur histoire. En rencontrant certains fondateurs des premiers collectifs apparus en France dans les années 1980, je me suis rendu compte que leurs démarches, pourtant récentes, ont été rapidement oubliées. J'ai voulu enquêter sur eux – c'est l'objet de ma thèse.

Votre thèse porte notamment sur le collectif du bar Floréal : quelle est son histoire ?

Il a été créé en 1985 à l'initiative du photographe et graphiste Alex Jordan et des photographes André Lejarre et Noak Carrau. Il doit son nom à l'ancien café du quartier de Belleville à Paris où il s'établit. Le bar Floréal s'est caractérisé par une ambition d'autonomie totale – à la

En haut à gauche
Lydia Etcheverria
Photo Nicolas Gallon

En haut ci-dessus
Premières photos de vacances
Photographie Olivier Pasquiers, texte Jean Epstein. Paris, Le Bar Floréal, 1999
BnF, Estampes et photographie

En bas ci-dessus
Le Bar Floréal, *Retour en Lorraine*, Paris, Trans photographic press, 2009
BnF, Estampes et photographie

fois lieu d'exposition et de travail, maison d'édition, laboratoire photographique… Ses fondateurs, qui se sont rencontrés autour des grandes grèves minières de la fin des années 1970 dans la région de Longwy en Lorraine, manifestent une volonté de montrer les transformations que le néo-libéralisme impose à la société. Au bar Floréal se croisent des photographes et des graphistes, mais aussi des plasticiens, des sculpteurs. En trente ans, il accueille une vingtaine de photographes et produit à peu près autant de projets collectifs. Parmi les plus emblématiques, on peut citer l'exposition-parcours *La Traversée de Paris en 1990* qui montre des photographies du Belleville de la fin des années 1940 vu par Willy Ronis, figure tutélaire dans l'imaginaire du bar Floréal. Ou encore *La Courneuve rue Renoir,* qui documente à la fin des années 1990 la démolition de la barre Renoir, et *Retour en Lorraine*, qui dresse en 2008 un état des lieux des transformations du paysage ouvrier.

En quoi consiste votre travail sur le fonds du bar Floréal ?

Il faut savoir que l'aventure collective du bar Floréal s'est terminée brutalement en 2015 à la suite d'une liquidation judiciaire. Le sauvetage du fonds, opéré conjointement par la BnF pour la partie iconographique et par la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine pour les documents d'archives, s'est fait très rapidement. Quand j'ai commencé à travailler sur ce fonds en 2018, d'abord par le biais d'un stage puis en qualité de chercheuse associée, j'ai été impressionnée par son ampleur : près de 10 000 tirages, sans parler des nombreux projets graphiques et éditoriaux – affiches, expositions portatives, livres… Ma tâche consiste à reconditionner ce fonds et à le réorganiser par ensembles, en mettant en place une méthodologie de classification. L'objectif est de pouvoir ensuite le mettre à disposition des chercheurs, ou le valoriser auprès du public par le biais d'expositions. Grâce à l'examen des archives et des tirages, mais aussi à l'aide d'entretiens avec les photographes du collectif, il s'agit de rendre intelligible ce travail de création. C'est une chance d'avoir un lien direct avec ces images et de pouvoir y lire les transformations de l'écriture photographique du collectif sur trente ans : peu de collectifs ont eu une telle durée de vie !

Propos recueillis par M. L.-T.

« AU BAR FLORÉAL SE CROISENT DES PHOTOGRAPHES ET DES GRAPHISTES, MAIS AUSSI DES PLASTICIENS, DES SCULPTEURS »

UN REGARD SUR LES FEMMES PHOTOGRAPHES

Ci-contre
***Londres*, 1975**
Photo Deidi van Schaewen
BnF, Estampes et photographie

Page de droite, à gauche
Angèle Ferrère
Photo Laurent Julliand

Page de droite, dans l'encadré
***Miss Zetta Hills en hydrocycle*, 1920**
Photo Agence Rol
BnF, Estampes et photographie

Lauréate de la bourse Louis Roederer pour la photographie 2020, Angèle Ferrere vient de finir sa thèse de doctorat en esthétique de la photographie.

Après une thèse sur la photographie de chantier contemporaine, Angèle Ferrere poursuit l'exploration de ce thème au département des Estampes et de la photographie de la BnF, à travers l'œuvre de quatre femmes photographes, Rosine Nusimovici, Cécilia Otero, Deidi von Schaewen et Catherine Wagner.

***Chroniques* : Votre projet de recherche porte sur les travaux de photographes méconnues qui ont en commun d'avoir exploré l'espace urbain dans les années 1970 et 1980. Comment les avez-vous découvertes ?**

Angèle Ferrere : Pendant ma thèse, je me suis rendu compte que j'avais du mal à intégrer dans mon corpus des travaux de femmes. L'histoire de la photographie, telle qu'elle s'est écrite jusqu'à une date récente, contient peu de noms de femmes – alors qu'elles sont très nombreuses à y avoir contribué, y compris dans la photographie de chantier ! À l'issue de ma thèse, j'ai voulu œuvrer à une revalorisation des travaux des femmes photographes qui ont travaillé sur et dans l'espace urbain. Il existe très peu de publications sur elles. J'ai trouvé leur trace dans de rares articles ou catalogues d'expositions, ou encore grâce aux conservatrices qui m'ont orientée dans les fonds : c'est Dominique Versavel, cheffe du service de la Photographie, qui m'a par exemple indiqué le travail de Cécilia Otero.

En quoi consiste votre travail au sein du département des Estampes et de la photographie ?

Ma tâche consiste d'abord à documenter, décrire et valoriser les travaux de ces quatre photographes qui sont conservés dans les collections du département. J'écris actuellement un article sur Deidi von Schaewen, une photographe allemande qui vit et travaille en France. La seconde partie de mon activité, qui vient évidemment nourrir la première, est tout aussi passionnante : il s'agit de contribuer à une cartographie de la présence des femmes photographes dans les collections du département, pour la période qui court de 1968 à 1996. Ces trois décennies correspondent au moment où Jean-Claude Lemagny (voir p. 8) fait entrer dans les collections les œuvres de ses contemporains. On estime que le nombre de femmes photographes ayant intégré les fonds de la BnF durant cette période pouvait atteindre jusqu'à un tiers des acquisitions annuelles. Une matinée par semaine, j'accompagne Dominique Versavel dans les magasins et on ouvre les boîtes !

« L'HISTOIRE DE LA PHOTOGRAPHIE, TELLE QU'ELLE S'EST ÉCRITE JUSQU'À UNE DATE RÉCENTE, CONTIENT PEU DE NOMS DE FEMMES »

Et qu'avez-vous trouvé dans ces boîtes ?

Je suis par exemple tombée sur une très belle série d'Armelle Le Bras sur la démolition des Halles, ou encore sur les photographies de Carole Barriquand qui a consacré sa carrière aux transformations des villes. Mais cette exploration des fonds permet aussi de porter un nouveau regard sur la place des femmes dans l'histoire de la photographie, en particulier pour les photographes françaises, largement représentées dans les collections de la BnF. Cette démarche s'inscrit dans une tendance actuelle de la recherche et de l'édition. Pendant longtemps, les travaux acquis et valorisés par les institutions étaient ceux qui correspondaient à l'idée d'un « regard féminin », souvent cantonné à l'espace domestique et privé, portant sur des sujets qui relèvent de la sphère intime. Certes, ces travaux existent, et ils sont importants, mais les femmes ont aussi photographié quantité d'autres choses : les fonds de la BnF le montrent ! En ouvrant ces boîtes, on voit que les femmes photographes se sont intéressées à l'espace urbain, mais aussi à l'espace rural, comme Marie Breton avec ses séries dans le Béarn et le Cantal au cours des années 1970, aux populations défavorisées ou marginales, comme Laurence Brun qui pointe son objectif sur les quartiers populaires de Londres ou sur les femmes afghanes, ou encore Françoise Blondel qui a photographié les enfants d'immigrés à Pantin. Autant de noms et d'œuvres qui gagnent à être connus…

Propos recueillis par M. L.-T.

GallicaSnoop, l'intelligence artificielle au service de la recherche d'images

La numérisation en masse des collections patrimoniales a fait naître de nouveaux besoins en matière de recherche dans les fonds d'images. Parmi les huit millions de documents accessibles dans Gallica, de très nombreux livres, journaux ou magazines contiennent des images non indexées qui échappent aux requêtes traditionnelles par mot-clé. C'est cet angle mort de la recherche iconographique que cherche à éclairer GallicaSnoop, fruit d'une collaboration avec l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria) et l'Institut national de l'audiovisuel (INA). Cet outil repose sur le même moteur d'indexation visuelle que l'application Pl@ntnet, qui propose d'identifier des plantes en les photographiant avec un smartphone et d'effectuer des recherches dans les corpus d'images via un critère de similarité. Ainsi, à partir d'une photographie contemporaine représentant un pédalo, GallicaSnoop peut retrouver la trace dans Gallica des différents appareils imaginés par l'homme au cours de l'histoire pour lui permettre de marcher sur l'eau – de l'hydrocycle au podoscaphe, en passant par le « paquebot rouleur ».

https://snoop.inria.fr/bnf

Une journée sur le démontage de l'exposition Noir & Blanc

Prévue pour une ouverture au Grand Palais en avril 2020, l'exposition *Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie* a dû fermer ses portes sans avoir accueilli de visiteurs. Récit d'un démontage porté par la certitude d'une reprogrammation.

« L'expo Noir & Blanc *? Un vrai feuilleton ! »*, peut-on entendre dans la galerie sud-est du Grand Palais, où plus de 300 photographies issues des collections de la Bibliothèque nationale de France sont en cours de décrochage. Reportée deux fois par les confinements de l'année 2020, démontée, remontée, l'exposition a été prolongée jusqu en février 2021, dans l'espoir sans cesse déçu d'ouvrir au public. Rebondissements, suspense et coups du sort – tous les éléments du récit romanesque sont là, jusqu'à l'épilogue heureux de l'annonce de sa reprogrammation en 2023 sur le site François-Mitterrand.

Anticiper le remontage à venir

Pour l'heure, les équipes de la BnF et de la Réunion des musées nationaux Grand Palais, qui a produit cette exposition coorganisée avec la Bibliothèque, s'affairent autour des tables installées dans les salles pour l'occasion. Leur concentration est à peine troublée par le bruit des dévisseuses et les craquements du scotch appliqué sur les verres des cadres pour les protéger pendant leur transport. La perspective de la reprise de l exposition dans un avenir proche contraint à distinguer les œuvres qui resteront encadrées de celles qui devront être démontées pour des raisons de conservation. Une grande partie des photographies, classées à la fois par format et par ordre d'accrochage dans l exposition, sont alignées une à une dans les énormes caisses en bois rassemblées à l'extrémité de la galerie. En revanche, les photographies de grand format de Valérie Belin et de Jean Luc Tartarin, ou encore le très fragile calotype de Benjamin Brecknell Turner qui date du début des années 1850, vont retourner dans leur conditionnement d'origine, au sein des magasins du département des Estampes et de la photographie.

Au millimètre près

La partie la plus délicate des opérations se déroule dans la dernière salle du parcours, qui est aussi la plus spectaculaire. L'espace intitulé « Nuancier de matières » déroule un dégradé de près de 70 images produites par les grands noms de la photographie des XXe et XXIe siècles, depuis le noir monochrome jusqu'au blanc quasi pur, en passant par toutes les nuances de gris. Pour donner corps à cette expérience sensible des modulations de tonalités offertes par le noir et blanc, la scénographe Maud Martinot a imaginé un dispositif reposant sur un cadre unique de 80 centimètres de hauteur qui accueille l'ensemble des images et court en continu sur les quatre murs. *« Cette sorte de ruban qui fait le tour de la salle permet d'homogénéiser les dimensions du cadre, au point qu on oublie qu'il y en a un,* explique-t-elle. *On peut alors se concentrer sur les photographies et leurs nuances infinies. »* La mise au point de cette installation a demandé, pour la mesure et la découpe des passe-partout, un travail de haute précision. Celui ci a été rendu possible grâce à l'étroite collaboration entre les conservatrices du service Photographie qui gère les fonds concernés et les professionnels des métiers d'art au sein des ateliers de restauration et d encadrement de la BnF. *« On a l'habitude de faire les choses au millimètre près, un peu comme dans la haute couture,* expliquent les membres de l'atelier d'encadrement, *mais là, on n'avait jamais relevé un défi pareil ! »*.

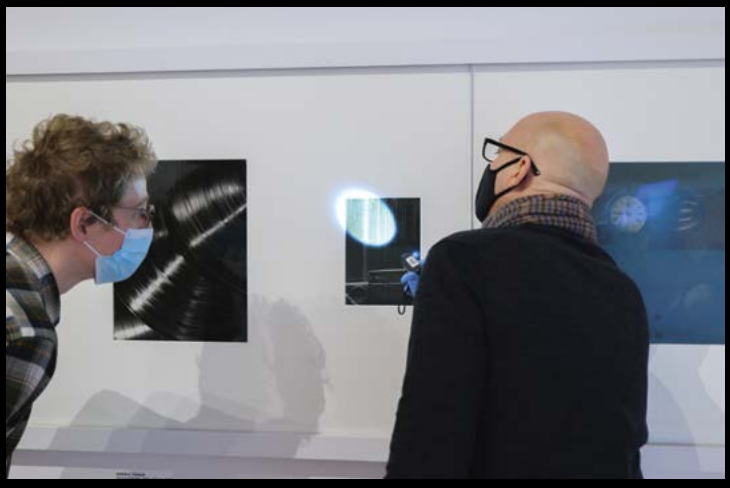
Au fur et à mesure que le cadre du nuancier est démonté, les restaurateurs de la BnF, accompagnés de leurs homologues pour la RMN-Grand Palais, se livrent au constat d'état de chacune des œuvres. Armés d'une lampe et d'un chiffon microfibre, ils traquent rayures, déchirures et autres gondolements. À leurs côtés, Dominique Versavel, co-commissaire de l'exposition, confie : *« Savoir que* Noir & Blanc *connaîtra une seconde vie, c'est un immense soulagement ; l'alchimie qui y opère entre les photographies sélectionnées et magnifiées par la scénographie demande à être vue ! »* En attendant l'ouverture au public en 2023, une visite virtuelle de l'exposition est disponible jusqu à l'été sur le site web de la Réunion des musées nationaux. ◎

Mélanie Leroy Terquem

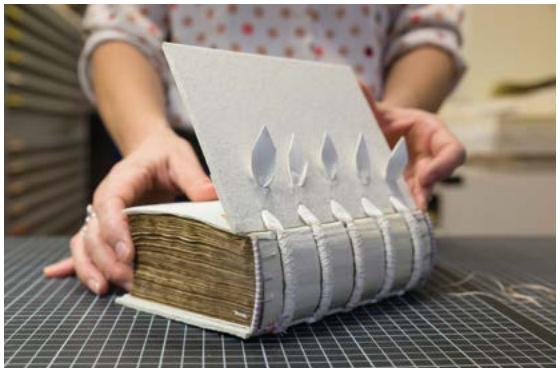
Visites en ligne de l'exposition *Noir & Blanc* : renseignements sur *grandpalais.fr*

Ci-contre
Démontage de l'exposition *Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie* au Grand Palais en février 2021
Photo Élie Ludwig

NUANCIER
DE



LUMIÈRE
LIGHT
AND SHADOW



Restauration du livre d'heures d'Isabelle de Lalaing, plus connu sous le nom d'*Heures de Boussu*
Photo Béatrice Lucchese

Les Heures de Boussu
sous l'œil de Magali Dufour et Louisa Torres

Luxueux manuscrit enluminé du XVe siècle, les *Heures de Boussu* viennent de faire l'objet d'un remplacement complet de reliure. La restauratrice et la conservatrice en charge du fonds dans lequel ce joyau est conservé reviennent sur cette opération délicate.

La restauration d'un manuscrit médiéval est le fruit du dialogue entre l'expertise scientifique d'un restaurateur et la perspective historique d'un conservateur, autour d'un livre dont l'état matériel conte l'histoire forcément singulière. Documentée de bout en bout, elle obéit à des règles déontologiques dont la première est de respecter l'unicité du manuscrit et de son histoire.

Un joyau de la bibliothèque de l'Arsenal

Le livre d'heures dit les *Heures de Boussu* est un joyau de la bibliothèque de l'Arsenal depuis sa création, puisqu'il fut acquis à la fin du XVIIIe siècle par son fondateur le marquis de Paulmy, qui en faisait grand cas. C'est un manuscrit luxueux de la fin du XVe siècle, orné à toutes les pages d'un foisonnant décor, et dont les 26 peintures en pleine page vibrent de la palette du Maître d'Antoine Rolin, un élève de Simon Marmion. Si certaines compositions s'inspirent de celles de son maître, d'autres sont plus originales et furent sans doute exécutées à la demande d'Isabelle de Lalaing, commanditaire de l'œuvre après la mort de son mari Pierre de Hennin, seigneur de Boussu dans le Hainaut, survenue en 1490. C'est le cas de cette saisissante miniature représentant, après les Vigiles des morts et avant le Miserere, Isabelle de Lalaing sur son lit de mort, entourée de ses trois filles et du seul fils qui lui reste, alors que l'attendent à la fenêtre et les anges du Ciel et les flammes de l'Enfer.

Une restauration nécessaire et éclairante

Malheureusement, la reliure des années 1930, dégradée par l'usure de ses matériaux précaires, ne protégeait plus ce trésor : son remplacement complet était indispensable. C'est une opération très longue (près de 80 heures de travail), au cours de laquelle la restauratrice et la responsable de fonds prennent toutes les décisions en commun. Celle des *Heures de Boussu* a permis d'importantes découvertes : non seulement la structuration des cahiers, inhabituellement enchevêtrée, révélait un travail complexe d'articulation entre le copiste, l'enluminieur et le relieur, mais en outre la couture médiévale avait été conservée à travers les siècles, malgré au moins trois changements de reliures, ce qui paraissait presque miraculeux.

S'inscrire dans une histoire

La restauration d'un ouvrage suit un cours rigoureux dicté en partie par l'ouvrage lui-même : les déchirures du parchemin se pansent à l'aide de parchemin affiné jusqu'à la transparence, car l'homogénéité des matériaux rend la réparation plus durable. La découverte d'une couture médiévale en bon état conduit à opter pour un procédé de chemisage permettant de la maintenir en place et de la renforcer. Mais la réfection complète de la reliure demande aussi de faire des choix prenant en compte, plus largement, l'histoire des *Heures de Boussu*. De la même façon que le choix du cadre d'un tableau n'est pas laissé au hasard, les éléments apparents de la reliure ont fait l'objet d'une réflexion particulière. En l'absence de toute trace matérielle de la reliure médiévale, le choix s'est porté sur le seul cuir attesté anciennement : du maroquin rouge. Il rappelle visuellement l'appartenance de l'ouvrage à la collection Paulmy, riche de nombreux livres d'heures enluminés, que le marquis collectionnait et faisait relier dans le même cuir. La restauration s'inscrit ainsi dans une histoire et dans un fonds qui lui donnent sens, et dans une vision plus globale des métiers du patrimoine livresque : ainsi le choix de doter le livre d'une dorure réalisée à l'atelier central de la BnF et de feuilles de gardes marbrées contemporaines de Claire Guillot, est-il un clin d'œil à l'art du livre du XVIIIe siècle et un hommage aux métiers de doreur et de marbreur, dont la Bibliothèque nationale de France est une des dernières institutions au monde à préserver le savoir-faire.

Magali Dufour et **Louisa Torres**

Les nouveautés des éditions de la BnF

Cette saison, les fonds de la BnF sont mis en lumière à travers la publication de deux livres posters et deux ouvrages de la collection « L'Œil curieux ».

L'édition française de *Vogue* a 100 ans

L'édition française du magazine culte américain est lancée en juin 1920 et trouve rapidement son public en exaltant élégance et bon goût. Feuilleter les anciens numéros de *Vogue Paris*, c'est d'abord remonter le cours du temps, retrouver sur les couvertures des tenues et accessoires emblématiques comme le fume-cigarette, ou encore les robes dites charleston des Années folles.

Bien plus qu'une simple revue de mode, *Vogue* est aussi un miroir de la société de l'entre-deux-guerres. Sur les couvertures, réalisées par les plus grands illustrateurs du moment – Helen Dryden, George Wolfe Plank ou encore Georges Lepape – la représentation de la femme évolue : glamour et très féminine, garçonne aux cheveux courts, sportive en pantalon…

Les vingt-deux planches détachables, choisies parmi les plus belles couvertures du *Vogue Paris* des années 1920 et 1930, permettent de revenir en images sur l'histoire de ce magazine de mode mythique.

Le cabinet des curiosités naturelles d'Albertus Seba

Publié au XVIIIe siècle, le *Locupletissimi Rerum Naturalium Thesaurus*, catalogue en plusieurs volumes du cabinet de curiosités d'Albertus Seba, pharmacien installé à Amsterdam, est l'un des ouvrages d'histoire naturelle les plus précieux de son temps. Sorte d'inventaire de la création, hommage à la diversité du vivant, il se situe à la frontière de l'art et de la science en mêlant description scientifique et plaisir esthétique dans de véritables tableaux de la nature, illustrés à la main. Reflets de l'engouement pour les sciences de la nature et du goût de l'époque pour l'exotique et les objets curieux, vingt-deux planches représentent des mammifères, oiseaux, serpents, insectes, coraux, ou encore coquillages, habilement disposés de manière à former de splendides motifs décoratifs.

Dragons et sorcières

La collection « L'Œil curieux » s'enrichit de deux nouveaux volumes, l'un consacré aux dragons et l'autre aux sorcières. Présent dans de nombreux manuscrits, qu'ils soient latin, perse, chinois ou japonais, le dragon est inscrit dans l'imaginaire humain depuis des millénaires. Quant aux sorcières, à califourchon sur un capricorne ou sur leur balai, elles sont depuis toujours une source de représentations où ont excellé des artistes majeurs tels que Bruegel l'Ancien, Dürer, Goya, Delacroix ou Ensor. ◎

Marie-Caroline Dufayet

Ci-dessus
Sorcières. Femmes démoniaques et Dragons. Cracheurs de feu
Collection « L'Œil curieux »

Ci-contre
Vogue et Albertus Seba. Cabinet de curiosités naturelles
Collection « Livres-posters »

Séries noires
à la Une

RetroNews, le site de presse de la BnF, lance le podcast en six épisodes *Séries noires à la Une* ; l'occasion chaque mois de plonger dans l'atmosphère d'un fait criminel à travers les archives de presse de l'époque.

Séries noires à la Une invite les auditeurs à découvrir comment la presse française raconte, depuis trois siècles, les crimes, les marges et les faits divers. Peur sociale, fiction de l'anarchie, crimes politiques – autant de narrations du crime analysées par les spécialistes et universitaires invités pour l'occasion.

Le premier épisode de la série est consacré à Germaine Berton, dont le procès pour l'assassinat du secrétaire de la Ligue d'Action Française fit les gros titres des journaux au début des années 1920. Si les femmes criminelles ne détonnent pas dans le paysage de l'entre deux-guerres, cette anarchiste de 20 ans, qui avait pour projet de venger la mort de Jaurès, a suscité une fascination hors normes. Fanny Bugnon, maîtresse de conférences en histoire contemporaine, et Christian Delporte, professeur d'histoire contemporaine spécialiste des médias, reviennent sur le profil de la meurtrière et le traitement de ce procès dans la presse de l'époque.

Les épisodes suivants nous conduisent au cœur du Paris de la Belle Époque ou de celui, plus sanglant, de la Commune. Quentin Deluermoz, professeur d'histoire sociale et culturelle du XIXe siècle, et Arnaud Houte, professeur d'histoire contemporaine, se penchent sur l'obsession médiatique pour les Apaches, ces délinquants aux allures de dandys, tandis que Sarah Al-Matary et Quentin Deluermoz analysent le traitement des « crimes de la Commune » dans la presse versaillaise et dans les journaux communards. Cette série de podcasts est disponible en accès libre sur *retronews.fr* et sur toutes les plateformes d'écoute. ◎

Julie Duruflé

Crédits photo
Couverture 1er plat : BnF; Couverture 2d plat : © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos; 3 h et b : BnF; 4-5 : Kertész © RMN Grand Palais - Gestion droit d'auteur; 6, 9 h (1, 2, 3 et 4) : BnF; 9 b : Simha Arom; 10 : BnF; 12 hg : Anders Petersen; 12 hd : Susan Meiselas / Magnum Photos; 12 bg : FLORE; 12 bd : Cyrille Weiner; 13 hg : Emmanuel Sougez; 13 bg : Raymond Depardon / Magnum Photos; 13 d : Monica Biancardi; 14 : BnF-Éditions; 15 : BnF; 16 hg : Fred Delangle; 16 hd et bd : BnF; 16 bg : Alix Cléo Roubaud; 18 : BnF Éditions; 21 à 25 h : © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos; 25 b : Marsilio Editori / BnF Éditions; 26 g et d : © Fondation Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos; 28 et 29 : Paul Ickovic; 30 : Nicolas Pfeiffer pour Bébé Cortot © Adagp, Paris 2021 ; 31 : Jean Cortot © Adagp, Paris 2021 / Atelier R. L. D.; 33 : Laura Stevens; 34 : Bayard Jeunesse Pomme d'Api; 35 et 36 : BnF; 38 : Jeanne Quiviger; 39 g : Éric Schwab; 39 d : Jean-Christian Bourcart / Gamma-Rapho; 40 : Sophie Steinberger; 41 : Brigitte Enguérand; 42 : Lita Cerqueira; 45 et 47 : BnF; 48 h : Raphaël Gaillarde / Gamma – Rapho; 48 b : BnF; 50 b : BnF / Société de Géographie; 51 dh : Le Bar floréal; 51 db : Trans photographic press; 52 : Deidi von Schaewen; 53 d : BnF; 54 g et d : BnF Éditions; 55 : BnF.
Photos réalisées pour la BnF. 2 : Léa Crespi; 19, 31 : Élie Ludwig; 37 : Laurent Julliand / Agence Contextes; 50 h : Emmanuel Nguyen Ngoc; 51 g : Nicolas Gallon / Agence Contextes; 53 g : Laurent Julliand / Agence Contextes; 57 : Élie Ludwig; 58 : Béatrice Lucchese.

HENRI CARTIER-BRESSON LE GRAND JEU

BnF

Exposition
printemps - été 2021

Simiane-la-Rotonde, France, 1969, épreuve de 1973. Photo Henri Cartier-Bresson